
3 1761 08266412 9

LA

TOUR DE LONDRES,

DRAME EN TROIS ACTES

ET EN SEPT TABLEAUX,

PAR

A. DE ROOSMALEN.

ORNÉ D'UNE LITHOGRAPHIE, PAR C. VERNIER.



PARIS,

BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS;

ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

M. DCCC. XL.

LA

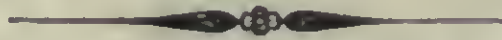
TOUR DE LONDRES,

DRAME EN TROIS ACTES

ET EN SEPT TABLEAUX,

Par A. DE ROOSMALEN.

ORNÉ D'UNE LITHOGRAPHIE PAR C. VERNIER.



Paris,

BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS;

ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

M. DCCC. XL.


LIBRARY
AUG 1 1 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

Fatigué par les luttes qu'il m'a fallu soutenir pour la représentation d'un drame de ma composition, *la Tour de Londres;* entraîné par les circonstances, je me suis décidé à faire imprimer ce drame, plutôt pour faire entendre une juste plainte, que par amour-propre.

Je n'ignore pas le désavantage de cette nouvelle position : le prestige de la scène, l'absence de cette animation théâtrale pour laquelle on sacrifie tant aujourd'hui, vont me manquer; les combinaisons, si difficiles de l'action, auxquelles je me suis particulièrement appliqué, passeront presque inaperçues sous les yeux des lecteurs; mais après avoir été dépouillé de mon sujet,

je suis menacé de l'être encore de mon titre... J'ai voulu en finir avec ce *macairisme* littéraire.

Le tableau de M. Paul Delaroche, exposé au Salon de 1831, et représentant *les Enfans d'Édouard,* excita vivement mon attention. A la vue du péril que couraient ces deux enfans, tout un drame se développa devant moi. Le caractère odieux de Glocester; cet amour maternel d'Élisabeth; ce type de lâches et vieux courtisans qui se vendent à tous les pouvoirs, et qui légitiment tous les crimes, en invoquant l'ordre et le salut de l'État, type que je trouvai dans Buckingham; et cette naïveté, mêlée à cet instinct de grandeur, dans deux enfans élevés près du trône, me parurent les sources fécondes de l'intérêt le plus dramatique.

Rentré chez moi, je prends aussitôt la plume, et en moins d'un mois ma pièce est achevée : elle reçoit l'approbation de gens de lettres et d'artistes, réunis dans un salon pour en entendre la lecture; une dame s'en enthousiasme, et se croit assez de crédit pour la faire représenter au Théâtre-Français.

Tout le monde sait qu'il est impossible à un auteur inconnu, eût-il créé un chef-d'œuvre, d'obtenir seulement une lecture de MM. les comédiens du roi; tout le monde sait encore combien d'humiliations, combien de dégoûts,

combien de déceptions, attendent l'écrivain dans les débuts de sa carrière dramatique.

Le ministre venait de promettre une représentation à bénéfice, sur l'un des grands théâtres de la capitale, en faveur d'une amie de ma nouvelle protectrice; les artistes de l'Opéra et des Français devaient concourir à cette solennité : ma *Tour de Londres* sera donc jouée par les principaux acteurs de ces deux théâtres; et même, pour rendre la représentation plus attrayante, les deux plus gracieuses mimes de l'Académie royale de musique joueront les deux jeunes princes. La distribution des rôles va se faire; je lis mon ouvrage à l'actrice chargée du personnage d'Élisabeth; elle en est ravie.

Tout s'offre à moi sous le plus heureux aspect; j'arrive à la gloire de la manière la plus douce et la plus commode... Hélas! que ma joie devait être de courte durée!

L'actrice qui avait accepté le rôle d'Élisabeth avec tant d'empressement, vante partout l'intérêt du sujet, la marche de l'action, s'adresse même à l'auteur de *Louis XI*, dont on répétait l'œuvre en ce moment.....

Peu de jours après, le refus de laisser jouer, sur la scène désignée, les acteurs de la rue de Richelieu, arrive..... avec ce refus tout m'échappe à la fois.

Le directeur d'un autre théâtre entend parler de la *Tour de Londres ;* il en demande lecture, en promettant la représentation avant trois mois, si l'ouvrage lui convient. Lecture est faite ; réception brillante, accordée ; engagement, signé ; je redeviens un des heureux privilégiés.

Les trois mois s'écoulent ; après eux, six autres mois encore ; et vingt prétextes ont retardé la mise en scène de la pièce. J'apprends enfin, après ces neuf mois passés, et le public l'apprend avec moi, qu'une tragédie ayant pour titre *les Enfans d'Édouard ,* va être représentée dans quelques jours ; qu'elle a été répétée en secret aux Menus-Plaisirs, etc., etc.

Prières, menaces, rien n'émeut mon directeur ; ma *Tour de Londres ,* dont les rôles avaient été copiés, dont les trois manuscrits de rigueur avaient été livrés, reste dans les cartons pendant quatre années consécutives, l'auteur recevant toujours pour sa pièce les assurances de la résurrection. Outragé, indigné par une pareille conduite, je me décide, et je retire mon drame du théâtre.

Comment ce drame qui avait été reçu séance tenante avec le plus vif empressement, et dont un directeur disait, en m'écrivant la lettre de réception : « Cette pièce est du plus haut intérêt, je ne doute pas un moment de sa réussite, etc. »

Comment ce drame est-il tout-à-coup ajourné, repoussé, avec la promesse sans cesse renouvelée de lui donner les honneurs de la représentation? Je laisse à mes lecteurs le soin d'apprécier les faits, et de les qualifier.

Espérant un meilleur avenir, j'attendais patiemment une nouvelle occasion, lorsqu'on m'annonce qu'un des grands auteurs de notre époque s'empare de mon titre, et qu'il va donner au théâtre un ouvrage sous le nom de la *Tour de Londres;* moi, qui trouvais déjà mon bagage littéraire si léger, je me vois encore à la veille de perdre une de mes richesses; car un titre fait souvent le principal mérite d'une pièce! Quel parti prendre? A l'apparition de la tragédie des *Enfans d'Édouard*, les journaux ont enregistré la date de la réception de mon drame; quels ont été les résultats? Devant un nom comme celui de l'auteur de *Louis XI*, il me fallait un succès pour motiver ma réclamation : la scène seule pouvait me l'offrir; mais tous les moyens de paraître de cette manière m'ayant été ravis, il ne me reste plus qu'à faire imprimer mon œuvre. Puisse cette position tromper l'attente de ceux à qui je la dois, et faire naître quelque sympathie en faveur de l'auteur de la *Tour de Londres!*

PERSONNAGES :

ÉDOUARD V, fils aîné du roi.

RICHARD, DUC D'YORCK, second fils.

RICHARD, DUC DE GLOCESTER, frère du roi.

BUCKINGHAM, ministre du roi.

HASTING,
RATCLIFF,
VAUGHAM, } jeunes seigneurs attachés à la cour.

TYRREL, agent du duc de Glocester, puis lieutenant de la Tour.

SIR ROBERT, ancien lieutenant de la Tour.

UN ERMITE.

UN CHAPELAIN de l'abbaye de Westminster.

UN OFFICIER du roi.

DEUX MESSAGERS.

UN GEOLIER.

LA REINE ÉLISABETH GRAY.

SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, ÉCUYERS, PAGES, SOLDATS, JUGES.

La scène se passe à Londres, en 1483.



LA
TOUR DE LONDRES.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

La forêt d'Epping ; d'un côté une masure.

SCÈNE PREMIÈRE.

HASTING, RATCLIFF, VAUGHAM, ÉCUYERS.

VAUGHAM.

Le site est pittoresque !

HASTING.

Cette forêt d'Epping est magnifique ! Arrêtons-nous ici : je suis harassé de fatigue..... la chasse se terminera bien sans nous.

RATCLIFF, aux écuyers.

Faites reposer nos chevaux sous ces ombrages frais.

(Les écuyers sortent.)

VAUGHAM.

Le duc de Glocester va s'impatienter de notre absence.

HASTING.

Qu'il en dise ce qu'il voudra, mon cher Vaugham; mon intention n'est pas de lui faire ma cour.

RATCLIFF.

S'il savait ce que je pense sur son compte...

HASTING.

Ratcliff, tu ne le hais pas encore autant que moi.

RATCLIFF.

Je n'ai jamais éprouvé une si forte antipathie.

HASTING.

Ses traits repoussans m'inspirent un sentiment d'effroi que je ne puis définir.

VAUGHAM.

Silence, lord Hasting! les échos de la forêt pourraient bien répéter vos paroles imprudentes.

HASTING, souriant.

Te voilà! tu crains toujours de te compromettre : tu es un second Buckingham. Je suis plus franc, et dis hautement ce que je pense à l'égard du duc. Il s'est

lui-même aperçu du genre d'affection que je lui porte, et je lis dans ses yeux, chaque fois que ma mauvaise étoile m'amène devant lui, toute la haine que je lui inspire.

VAUGHAM.

Mais cette franchise?....

HASTING.

Parce qu'il est frère du roi ? Dussé-je perdre rang, dignités, richesses, je ne cacherai point ce que j'ai sur le cœur. Au reste, la cour suit mon exemple ; car, à l'exception des vieux courtisans, adorateurs obligés de la puissance, tous se raillent des difformités de cette altesse royale !

VAUGHAM.

Que le duc ait seulement l'ombre d'un pouvoir, et je vous vois tous à ses pieds.

RATCLIFF.

Tu nous sermonnes bien ce matin ! Est-ce que le duc rentrerait en grâce?

HASTING.

Il faut s'en douter... N'est-ce pas le roi qui a ordonné cette chasse en son honneur ?

VAUGHAM.

Je ne fais point un mystère de ma conduite : le duc est pour moi le frère du roi ;.... qu'il soit grand, petit,

beau ou laid, peu m'importe : les rayons du soleil m'éblouissent.

HASTING.

Tu ressembles à ces courtisans qui, dans nos derniers troubles, saisissaient en main l'une ou l'autre rose pour se trouver toujours du parti vainqueur.

VAUGHAM.

Vous avez beau dire, vous encensez le pouvoir aussi bien que moi ; car enfin, pourquoi êtes-vous venus à cette chasse, puisqu'elle vous déplaisait si fort ?

RATCLIFF.

Nous devions suivre les ordres du roi.

VAUGHAM.

Vous, qui faites toujours de l'opposition, je m'étonne...

RATCLIFF.

Nous ne nous écartons jamais de nos devoirs.

HASTING.

Parce que nous sommes attachés à la cour, ne semble-t-il pas que nous devions approuver tout ce qui se fait autour du roi ? Je respecte, j'honore, j'aime la personne de mon souverain ; mais ce respect, cet amour ne vont pas jusqu'à la servilité. Mon bras est à lui, mais ma pensée !.... ma pensée ! Ah ! personne ne peut s'en dire le maître !

VAUGHAM.

Nous sommes d'accord sur ce point ; seulement, nous différons dans l'expression de nos sentimens.

HASTING.

Oui : car le motif qui te fait garder le silence est toujours celui qui me force de le rompre.

VAUGHAM.

Il faut savoir quelquefois se taire, et le silence...

HASTING.

La vérité, la vérité ! et jamais l'imposture !

VAUGHAM.

Vous êtes à la cour ?

HASTING.

La vertu doit-elle donc en être proscrite ?

RATCLIFF.

Vous êtes fous tous deux.

VAUGHAM.

Qu'il fasse de l'opposition tout à son aise !

RATCLIFF.

Parlons d'autre chose.

HASTING.

Qu'il vante son Richard, son duc de Glocester !

VAUGHAM.

Je le défends parce que vous l'accusez sans raison et sans preuve.

RATCLIFF.

Écoutez-moi.

HASTING.

Les preuves ne nous manqueront pas.

RATCLIFF.

Vous vous arrêterez, s'il vous plaît; ou je me mets en guerre contre tous deux. Le moment est bien choisi : je vous conseille de vous quereller sur un pareil sujet. Insensés! vous parlez de grandeurs, de pouvoirs! et tous vos projets de vanités seront peut-être bientôt renversés. Vous parlez de flatterie, d'encens, et votre idole va bientôt disparaître.

VAUGHAM.

Que voulez-vous dire?

RATCLIFF.

Pensez-vous que la maladie du roi soit un événement ordinaire? Si Édouard IV a su rallier le peuple autour de son trône, il n'a point étouffé l'ambition, la haine dans le cœur de ses ennemis.

VAUGHAM.

Je ne vois point d'ennemi près de mon souverain.

RATCLIFF.

Le temps vous en fera reconnaître.

HASTING.

Vaugham se récriera encore contre moi : mais les bruits publics, qui veulent que le poison.....

VAUGHAM.

Oui, ayez confiance aux bruits publics! Il semble qu'un roi ne puisse être malade comme un autre homme.

RATCLIFF.

Le rapport incertain des médecins, cette hésitation...

VAUGHAM.

Les médecins! les médecins! ils savent bien que leur salaire est toujours proportionné aux dangers que le malade a semblé courir.

HASTING.

Quant à moi, on ne m'ôtera pas de l'esprit que la maladie du roi ne soit le fait d'une odieuse combinaison.

VAUGHAM.

Mais encore il faudrait que le soupçon portât sur quelqu'un.

HASTING.

Je n'irai pas chercher bien loin... Et le duc de Glocester...

VAUGHAM.

Qu'osez-vous dire?

HASTING.

Si les murs de la tour de Londres pouvaient parler, nous pourrions prévoir de nouveaux attentats.

VAUGHAM.

Vous devenez dangereux, mes chers lords. Vous ne

songez pas assez aux conséquences de telles paroles. Pour accuser le duc, il faudrait au moins des apparences; il faudrait qu'un motif, un intérêt puissant... car enfin à quoi servirait au duc la mort de son frère?.. n'avons-nous pas deux héritiers du trône, les deux fils de notre roi, dont l'adolescence promet des princes accomplis à l'Angleterre?

HASTING.

Oui, sans doute, les Anglais défendront les droits de ces jeunes princes contre les ambitieux qui oseraient y attenter!

VAUGHAM.

Lord Ratcliff avait raison : nous allons trop loin. Croyez-moi, cherchons à rejoindre la chasse, car nous devons au moins faire acte de présence.

RATCLIFF.

Oui, partons. (S'arrêtant devant la masure.) Quelle est cette masure?

VAUGHAM.

Vous ne la connaissez point? C'est depuis un mois le sujet de toutes les conversations de Londres · cette masure est habitée par un vieil ermite qui a, dit-on, des intelligences avec des sorciers et des sorcières. Quoiqu'il ne soit là que depuis peu, on lui impute déjà tout le mal qui arrive dans ce pays.

RATCLIFF.

Et vous ne l'avez pas dit plus tôt?

VAUGHAM.

Avez-vous peur de la sorcellerie?

RATCLIFF.

Oh! non, pas encore!

HASTING.

J'ai envie de faire tirer mon horoscope.

RATCLIFF.

Non, s'il vous plaît : il ne fait pas bon de rester en ces lieux... Depuis un certain temps on exploite à plaisir ces bruits ridicules : il y a quelques jours qu'on a brûlé deux pauvres misérables, accusés d'accointance avec une sorcière. Partons, car si le duc de Glocester nous surprenait ici...

VAUGHAM.

Toujours le duc de Glocester!

HASTING, à Ratcliff.

Eh bien! mon cher Ratcliff, nous serions brûlés!

RATCLIFF.

Pour le moins!

HASTING.

Oh! je reviendrai voir le sorcier.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

L'ERMITE, sortant de la masure.

N'ai-je pas entendu parler? J'ai cru reconnaître la voix de Tyrrel, cet envoyé du duc de Glocester : je me suis trompé. Il n'y a personne... ; mes yeux commencent à se troubler, je n'y vois plus ; travaillez donc avec persévérance , appliquez-vous à la recherche des phénomènes de la nature ; consumez tous vos jours à marcher de découvertes en découvertes , on se rit de ces cheveux blanchis par les veilles ; on montre du doigt ces yeux caves, devenus mornes par l'étude, ces rides nombreuses qui couvrent un front que deux mains ont comprimé nuit et jour. Oh ! les hommes ! les hommes !.... Après avoir passé une jeunesse orageuse , dégoûté du monde , j'ai recherché dans la solitude les plaisirs de la science... La calomnie m'a poursuivi jusque dans ma retraite ; accusé de sorcellerie , on m'a traîné devant un tribunal, on m'a condamné sans m'entendre... Aux approches de la mort, j'ai tremblé. Tyrrel, cet homme abominable , profitant avec habileté de ma faiblesse , m'a fait souscrire à ses odieux projets , je lui ai vendu ma vie , et je la traîne ainsi sous ses affreux auspices. Dois-je donc pousser si loin mon ressentiment contre les hommes? Dois-je satisfaire à des passions

haineuses? servir la vengeance de quelques ambitieux? et parcourir cette route de meurtre et de sang... Cette idée est horrible, je ne pourrai jamais. Cependant ce poison que j'ai promis, va m'être demandé; voici l'heure à laquelle Tyrrel doit venir; si je ne le lui livre, ma perte est assurée... Quel parti dois-je prendre?

SCÈNE III.

L'ERMITE, TYRREL.

TYRREL.

Hé bien! esprit infernal, tiendras-tu ta promesse?

L'ERMITE, *à part.*

C'est Tyrrel; sachons lui résister.

TYRREL.

Ce poison que tu dois me remettre!

L'ERMITE.

Ce poison?

TYRREL.

Oui; d'où vient cet embarras?... N'as-tu pas engagé ta vie à l'accomplissement de ta promesse?

L'ERMITE, *agité.*

J'ai promis, il est vrai, sur ma vie, de composer un breuvage qui donne la mort... Le voilà... il est dans ce flacon... Mon art a surpassé tes espérances... c'est la destruction la plus prompte.

TYRREL.

A la bonne heure! j'aime que l'on s'exécute de bonne grâce. Tu me faisais souffrir avec ta pitié... car je me serais vu dans la nécessité d'accomplir les ordres du duc. Donne donc.

L'ERMITE.

Un moment : j'ai consenti une fois à satisfaire tes odieux projets; mais, puisque la victime s'est échappée, je veux, avant de te donner de nouveaux droits de mort sur elle, je veux savoir son nom, je veux savoir quelle crime elle a commis.

TYRREL.

Voilà une étrange idée ! Ne dois-tu pas t'en rapporter à moi, à moi qui t'ai sauvé la vie ? Oublierais-tu donc que, sans la protection du duc, tu devais être brûlé comme sorcier ?

L'ERMITE.

Oui, je sais que ma mort était depuis long-temps projetée parce que je parlais de vertus et d'égalité parmi les hommes.

TYRREL.

Je t'arrache des mains de la justice, je te conduis ici secrètement ; je t'y donne, par ordre du duc, tout ce qui est convenable à tes goûts, à tes habitudes, à ta science ; et, lorsque, pour prix de tant de bienfaits, je réclame l'accomplissement de ta promesse, tu as l'air

encore de marchander! C'est pitié!... donne-moi ce flacon.

L'ERMITE.

Livre-moi le nom de la victime!

TYRREL.

Tu le sauras lorsque nous connaîtrons l'effet de ta science.

L'ERMITE.

Ma science! je la maudis maintenant, et mes remords éclairant ma raison...

TYRREL.

Ta raison? Est-ce par la raison, par la justice, que l'on vient à bout de quelque chose? Dis-moi dans quels lieux sur la terre, ce que tu appelles vertu, l'emporte-t-il sur ce que tu nommes vice? Avec tes préjugés, à quoi t'a servi ta science? à mourir de faim au milieu d'audacieux ignorans qui regorgent de biens et de richesses. J'ai appris à mes dépens que le plus adroit avait toujours raison. J'ai rencontré l'homme né de ce principe; je m'y suis attaché par conviction, et je suis en extase devant son génie, devant la profondeur de ses combinaisons... Suis mon exemple, et si tu veux être quelque chose sur la terre, profite de la circonstance heureuse qui se présente.

L'ERMITE.

Tyrrel, je n'entreprendrai pas de changer ta convic-

tion. Ton cœur m'est connu : je sais à quel point le crime y est enraciné; mais, si je te laisse à tes coupables erreurs, laisse-moi du moins à mes vertueuses illusions. Poursuis ta route. Je crois avoir payé ce que tu as fait pour moi. L'injustice des hommes a étouffé un moment le cri de ma conscience; mais cette conscience a heureusement repris son empire. Laisse-moi terminer dans la retraite la plus profonde les restes d'une vie pleine de remords.

TYRREL.

Je ne m'attendais guère à cette rechute. Mais tu fais ton métier, vieil hypocrite! .. Voilà comme ils sont tous! ils se confessent au moment de tuer. Veux-tu de l'or? tu en auras.

L'ERMITE.

L'or ne m'a jamais tenté.

TYRREL.

Veux-tu des honneurs, des dignités? je te les promets; ta science peut te placer partout.

L'ERMITE.

Je n'ai plus d'ambition.

TYRREL.

Que veux-tu donc?

L'ERMITE.

Mourir en paix.

TYRREL.

Mourir? ce n'est pas ce qui sera le plus difficile. Mais tes raisonnemens me lassent. Le duc n'est pas loin d'ici... il m'attend. Je veux ce flacon ; je l'aurai...

L'ERMITE.

Il ne t'est plus possible de l'obtenir.

TYRREL.

Tu oublies que nous sommes seuls (montrant un poignard) et que ce fer...

L'ERMITE.

Tu oublies que ce flacon est dans mes mains, et que je puis le briser à tes pieds.

TYRREL.

Il faut donc en finir avec toi. (Il veut s'emparer du flacon; il s'arrête à l'approche d'Hasting.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCEDENS, HASTING.

TYRREL.

On vient... tu es bien heureux de m'échapper cette fois... (Reconnaissant Hasting. A part.) Lord Hasting! Par quelle fatalité?... Prévenons le duc, et ne leur laissons pas le temps de trahir nos secrets. (A l'ermite.) Voici un noble lord ; c'est aussi un penseur : pressez votre entretien, car je vais revenir. (En s'approchant de lui.) Songe

que je veux avoir ce poison, et que ta vie m'appartient.

(Il sort.)

HASTING, reconnaissant Tyrrel.

Je ne me trompe point, c'est Tyrrel. (A l'ermite.) Dis-moi, vieil ermite, cet homme paraissait te menacer? Que voulait-il donc?

L'ERMITE, dans le plus grand désordre.

Votre présence me remplit d'alarmes!

HASTING.

Pourquoi tant d'inquiétudes?

L'ERMITE.

Qui que vous soyez, fuyez; ne restez point avec moi...

HASTING.

Vraiment, à ton air, je serais effrayé, si je ne m'étais attendu à quelque chose d'extraordinaire en venant te trouver.

L'ERMITE.

Laissez-moi. Que voulez-vous? Ne puis-je être seul?

HASTING.

Es-tu donc dans tes invocations diaboliques?

L'ERMITE.

Courez-vous donc à votre perte?

HASTING.

Si tu reçois ainsi tous ceux qui veulent te connaître, je ne m'étonne plus de l'effroi que tu sais inspirer.

L'ERMITE.

Par pitié, par grâce, quittez ces lieux !

HASTING.

Le charme de ta magie commence-t-il à opérer? Ton esprit prophétique!... Oh ! je ne suis pas peureux !

L'ERMITE.

Vous courez les plus grands périls !

HASTING.

Je me soumets à tes épreuves.

L'ERMITE.

Voulez-vous donc que la mort?...

HASTING.

Non, je ne veux pas mourir !... je désire seulement connaître à quel point...

L'ERMITE.

N'avez-vous pas vu Tyrrel ?

HASTING.

Cet homme qui semblait te menacer lorsque j'ai paru ?

L'ERMITE.

Ne le connaissez-vous pas ?

HASTING.

Je sais qu'il est l'affidé du duc de Glocester.

L'ERMITE.

Vous connaissez le duc ?

HASTING.

Oui... mais je pensais que ta science...

L'ERMITE.

Vous connaissez le duc, et vous ne tremblez pas à ce nom ?

HASTING.

Que veux-tu dire ? pourquoi trembler ? Qu'ont de commun ces noms avec celui d'Hasting?

L'ERMITE.

Vous seriez lord Hasting ?

HASTING.

Oui ; eh bien !

L'ERMITE.

Hasting ! Ce nom a été prononcé devant moi comme celui d'un homme vertueux... Sans Tyrrel, je devais même, il y a quelque temps, allez vous implorer... C'est Dieu qui vous envoie, Dieu qui, ne voulant pas qu'un pareil forfait s'exécute, vous a conduit ici.

HASTING.

Sais-tu bien qu'avec tes airs mystérieux tu commences à m'inquiéter... Tu parles de forfaits, tu prononces des noms horribles !...

L'ERMITE.

Ah ! vous me sauverez de ce cruel danger !

HASTING.

Quel danger?

L'ERMITE.

Ma vie à sauver! le dirai-je, un instant de ressentiment contre les hommes... Oh! ne me rendez pas complice de ce crime affreux... sauvez-moi!

HASTING.

Le trouble, la terreur, s'empare de tous mes sens...

L'ERMITE.

Sachez qu'un poison préparé par mes mains...

HASTING.

Malheureux!

L'ERMITE, lui montrant le flacon.

Je dois, ou mourir, ou livrer à Tyrrel ce fatal breuvage.

HASTING.

A qui est-il donc destiné?

L'ERMITE.

Je l'ignore encore... mais le duc de Glocester...

HASTING.

Ah! vous m'éclairez. Glocester!... Tyrrel!... je n'en doute plus; à ces noms je connais la victime.

SCÈNE V.

GLOCESTER paraît, suivi de lords et de gardes, sans être aperçu d'Hasting et de l'ermite; TYRREL.

HASTING.

Ah! donnez-moi ce flacon!... il faut qu'à l'instant même...

L'ERMITE.

Vous connaissez la victime?

HASTING.

Ce poison, qui doit donner la mort la plus affreuse!...

L'ERMITE.

Eh bien!

HASTING.

Est pour votre roi.

GLOCESTER, s'avançant avec sa suite.

Malheureux!

TYRREL, arrachant aussitôt le flacon des mains d'Hasting.

Preuves irrécusables!

HASTING.

Le duc de Glocester!

GLOCESTER.

Traîtres et régicides!

HASTING.

Osez-vous bien !

GLOCESTER.

Ces nobles lords sont témoins du crime que vous méditez.

HASTING.

M'accuser ! moi !...

L'ERMITE.

Quel excès d'audace !

GLOCESTER.

Je connaissais depuis long-temps vos trames horribles ; j'épiais l'instant favorable pour me rendre maître du complot qui m'était dénoncé. (Aux écuyers.) Emparez-vous d'eux.

L'ERMITE.

Écoutez-moi ! que l'innocent...

HASTING.

Tu dépasses en horreur tout ce que j'avais prévu de toi.

GLOCESTER, aux écuyers.

Suivez mes ordres.

HASTING.

De quel droit?

GLOCESTER.

Je répondrai devant tes juges.

HASTING.

Tremble donc, car moi aussi je saurai t'accuser.

GLOCESTER.

Ose-le!

HASTING.

Je cours devant ce tribunal, et nous verrons qui des deux soutiendra les regards de l'autre.

L'ERMITE.

J'ai mérité mon sort.

(Ils sortent.)

GLOCESTER, aux seigneurs.

Nobles lords, suivez-moi, et courons dénoncer le complot dont vous venez d'être témoins.

SCÈNE VI.

TYRREL, les regardant sortir.

En voilà encore un qui a l'air de prendre le chemin de la Tour de Londres. Une fois entré, je réponds bien qu'il n'en sortira pas.

(Il sort.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Une salle voisine de l'appartement du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, ÉDOUARD ET LE DUC D'YORK ses fils, DAMES D'HONNEUR.

LA REINE.

Mesdames, je vous remercie de votre empressement; je mettrai mon bonheur à reconnaître tant de zèle et de soins.

(Les dames se retirent.)

ÉDOUARD.

Ma mère, pourquoi paraissez-vous si triste ? Notre père est-il plus mal ?

LE DUC D'YORK.

Pourquoi vos regards tombaient-ils sur nous avec tant d'effroi ?

LA REINE.

O mes fils ! que de calamités à craindre !

ÉDOUARD.

Notre seigneur et père revient à la vie !

LA REINE.

Je ne puis triompher des funestes pressentimens qui m'assiègent.

ÉDOUARD.

En le quittant, vous avez promis à mon père d'écarter la mélancolie qui vous tue.

LA REINE.

Je ne puis plus long-temps tenir ma promesse. Il me semble qu'autour de nous un malheur affreux se prépare. J'en frissonne, malgré moi. Eh! quelle sûreté, quelle espérance, quelle stabilité y a-t-il sur le trône? O mes enfans! vous ne connaissez pas encore l'air que vous respirez ici : vous êtes dans les illusions du jeune âge; la vie pour vous, n'a été jusqu'ici qu'un sommeil tranquille. Ah! si vous étiez en l'âge de m'entendre; si votre force répondait à votre courage, vous en imposeriez à vos ennemis, et vous trouveriez des défenseurs!

ÉDOUARD.

Mais nous n'en manquons pas, ma mère; et sans chercher bien loin... notre oncle Glocester...

LA REINE.

Votre oncle... Ah! mes enfans!

ÉDOUARD.

Mon père nous a souvent commandé de l'aimer.

LE DUC D'YORK.

Il me fait peur, à moi, et je n'ai jamais pu le regarder en face.

ÉDOUARD, à sa mère.

Vous ne l'aimez donc pas, non plus?

LA REINE.

Quel embarras est le mien... Je voudrais vous sauver du danger que j'entrevois... Je voudrais éloigner de vous les embûches qu'on pourra vous tendre... Et votre inexpérience, votre candeur m'inspirent la crainte qu'en vous faisant connaître les idées qui m'assiègent, je n'augmente le mal que je voudrais prévenir... Mais on sort de la chambre du roi.

ÉDOUARD.

C'est le comte de Buckingham.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE BUCKINGHAM.

LA REINE.

Eh bien! noble comte, le roi?

BUCKINGHAM.

Très gracieuse reine, reprenez courage, le roi va beaucoup mieux.

ÉDOUARD, à sa mère.

Vous voyez que vos pressentimens vous trompaient.

BUCKINGHAM.

Les médecins parlent d'un prompt rétablissement.

LA REINE.

J'ai bien besoin que cette espérance se réalise. Puis-je savoir ce qui a pu prolonger si long-temps votre entretien avec mon époux?

BUCKINGHAM.

Madame, le mal qui avait si subitement attaqué notre auguste maître, avait empêché qu'il ne mît ordre aux affaires du royaume, ordre prescrit par une sage prévoyance qui affermit dans le présent le bonheur de l'avenir. Le roi, pour sa tranquillité, m'avait fait dresser un acte désignant, en cas de décès, un protecteur du royaume et un tuteur à vos enfans.

LA REINE.

Vous m'effrayez! un soin pareil?...

BUCKINGHAM.

Je vous l'ai dit, madame, cette précaution n'est dictée que par le sentiment de ce qu'il doit à ses sujets, et votre cœur ne doit en concevoir aucune inquiétude.

LA REIN

Comment le roi ne m'a-t-il point instruite d'une semblable détermination? Comme mère, je pouvais être appelée à choisir un tuteur à mes enfans; comme reine, un protecteur à ce royaume.

BUCKINGHAM.

Le roi a craint de vous causer de nouveaux sujets d'alarmes... Peut-être se réserve-t-il le soin de vous consulter lui-même, car, par son ordre, les noms sont restés en blanc.

LA REINE.

Je redoute certaine influence... Mais entrons chez lui; peut-être m'instruira-t-il... Venez, mes enfans.

(La reine et ses enfans sortent.)

SCÈNE III.

BUCKINGHAM seul.

Le roi m'a fait un mystère sur le choix du protecteur. Ce titre appartient de droit au duc de Glocester. Mais le roi ne le voit pas d'un bon œil depuis la mort du duc de Clarence, son second frère; d'ailleurs ce choix serait désapprouvé généralement à la cour... Serait-ce le duc de Norfolck? il est très bien avec le roi;... ou le comte de Rivers? Ce dernier a quelques chances; il est frère de la reine. Peut-être que le cardinal Bouckier... Je m'égare en conjectures. Observons tout néanmoins, et ne perdons pas pied sur ce terrain glissant; n'oublions pas que bientôt je dois être duc. Voici le frère du roi; ménageons-le, dans l'igno-

rance où je suis de quel côté soufflera le vent de la fortune.

SCÈNE IV.

BUCKINGHAM, GLOCESTER, PLUSIEURS LORDS.

GLOCESTER, agité.

Ah ! c'est vous, Buckingham ; nous arrivons en toute hâte, et avec l'effroi dans le cœur. Le roi ?

BUCKINGHAM.

Est en ce moment avec la reine et ses enfans.

GLOCESTER.

Mais son état ?

BUCKINGHAM.

Est des plus satisfaisans... le roi est hors de tout danger.

GLOCESTER.

De quel poids vous soulagez mon cœur... Ainsi, ce misérable Hasting sera déjoué dans ses trames perfides !

BUCKINGHAM.

Hasting !

GLOCESTER.

Oui, cher comte, nous avons surpris l'infâme Hasting marchandant l'empoisonnement du roi.

BUCKINGHAM.

Grand Dieu !

GLOCESTER.

Tous ces lords en sont témoins. Faites, je vous prie, que je puisse entretenir un instant mon frère; il y va du salut du royaume !

BUCKINGHAM.

La position de notre souverain exige de grands ménagemens.

GLOCESTER.

Rapportez-vous-en à mon zèle pour sa personne; je ferai ce que la prudence exigera. Il faut absolument que je lui parle.

BUCKINGHAM.

Je vais donc préparer sa majesté à vous recevoir.

(Il sort.)

GLOCESTER, aux lords.

Vous mes chers lords, ne perdez pas un instant; il faut, par votre témoignage, hâter la punition des coupables. Je rendrai compte au roi du zèle que vous avez montré en cette occasion.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

GLOCESTER, seul.

Délivrez-moi de vos regards stupides. Je saurai terminer sans vous. Me voilà seul, enfin! J'ai peine à revenir de cette subite agitation... Avec quelle habileté j'ai su profiter des circonstances; avec quelle audace j'ai attaqué mon ennemi! c'est un coup décisif. Encore quelques pas, et la bataille est gagnée; encore quelques pas, je brave les dédains de tous les courtisans, et je suis vengé de cette nature ingrate qui avait déployé toutes ses rigueurs contre moi. Pourquoi m'a-t-elle lancé sur la terre? On dirait qu'une divinité infernale a présidé à ma naissance. L'amitié, l'amour, tous les sentimens qui animent les autres hommes, je ne les ai point ressentis. Au milieu d'hommes dévoués aux plaisirs, à la joie, je n'éprouve aucun plaisir, aucune joie. Ces lords, aux regards efféminés, aux paroles dorées, occupent leurs loisirs par des jeux et des ris; ils folâtrent auprès des belles; ils caressent de l'œil un miroir complaisant; et moi!... moi! je suis toujours seul. Cette solitude et les chagrins de l'envie me rongent; et je ne me vengerais pas? Dans ce corps chétif, il existe aussi un cœur... mais ce cœur est de fer. Mon cerveau,

malgré son enveloppe grossière, peut concevoir et ourdir; les muscles qui font agir mes traits difformes, savent se prêter à l'office que je leur demande; je puis afficher la joie, lors même que le chagrin me déchire le cœur; je puis répandre des larmes à volonté... Je possède tous ces dons, et je ne pourrais me procurer le seul bien que j'ambitionne, le seul qui puisse me donner tous les droits, celui surtout de me venger de cette race d'hommes qui me rejette de son sein!.. Non! la couronne! la couronne! je la veux, je saurai m'en emparer. J'ai déjà vaincu de grands obstacles, et je me suis essayé sans effroi aux coups qui répugnent le plus aux autres hommes. Je dois donc poursuivre. Tyrrel, avec une merveilleuse adresse, m'a fait parvenir ce flacon (il le tire de son sein et le regarde). Et dire qu'avec un peu de cela je puis anéantir l'existence d'un roi! je puis changer la face d'un royaume! Breuvage précieux, viens me seconder!.. Hasting et ce vieillard imbécille sont déjà livrés aux tribunaux; ils ont beau vouloir élever la voix, ils n'ont pour preuve contre moi que le vent de leurs paroles; et trois pieds de terre les réduiront bientôt au silence. Allons donc d'un pas ferme...; on vient...; renfermons nos pensées dans le fond de notre âme et composons notre visage.

SCÈNE VI.

GLOCESTER, BUCKINGHAM, VAUGHAM ET PLUSIEURS LORDS.

BUCKINGHAM.

Duc, j'ai attendu le moment favorable pour vous annoncer. Le spectacle que présente le roi recevant les embrassemens et les caresses de ses enfans a pénétré mon âme d'un sentiment que je ne puis décrire... Entrez, duc, et jouissez comme moi d'un tableau si touchant.

GLOCESTER.

Comte, je vous rends grâces, et je saurai, quand il le faudra, reconnaître votre zèle.

(Il entre dans l'appartement du roi.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, hors GLOCESTER.

VAUGHAM.

Croyez-vous, milords, que le roi soit vraiment hors de tout danger.

BUCKINGHAM.

Si je dois vous faire connaître le fond de ma pensée,

le roi me semble encore très faible. Vous avez vu comme il s'est trouvé mal en embrassant ses enfans. La présence du duc me contrarie singulièrement.

VAUGHAM.

Pourquoi donc le laisser entrer?

BUCKINGHAM.

Il est frère du roi, et vous savez, milords, quels grands intérêts s'agitent en ce moment..... Si j'avais contrarié le duc dans ses projets, il aurait pu m'accuser plus tard d'avoir cherché à l'éloigner et d'avoir fait pencher la balance en faveur d'un autre. Je crains seulement que les révélations du duc ne produisent un fâcheux effet.

VAUGHAM.

Les révélations, dites-vous?

BUCKINGHAM.

Oui, l'attentat horrible imputé au lord Hasting.

VAUGHAM.

Hasting est accusé!

BUCKINGHAM.

De haute trahison.

VAUGHAM.

C'est un mensonge infâme!

BUCKINGHAM.

Oseriez-vous le défendre?

VAUGHAM.

Sur la tête de ma mère !

BUCKINGHAM.

Jeune homme ! songez-vous que le duc de Glocester est un des principaux témoins contre Hasting ?

VAUGHAM.

Le nom d'un témoin ne peut servir de preuve contre un accusé.

BUCKINGHAM.

Que dites-vous ? Quel langage !

VAUGHAM.

Je le soutiendrai devant le tribunal : Hasting est innocent !

BUCKINGHAM.

Silence devant la reine.

SCÈNE VIII.

LA REINE, SES ENFANS, LES PRÉCÉDENS.

LA REINE.

Milords, vous me voyez heureuse ; le roi reprend de plus en plus sa sérénité ordinaire : sa voix a de la force, ses yeux brillent d'un nouvel éclat. Ah ! mes enfans, embrassez-moi. (Elle embrasse ses enfans.)

ÉDOUARD.

Pourquoi donc avons-nous quitté sitôt mon père ,

et pourquoi l'avons-nous laissé seul avec mon oncle ?

LE DUC D'YORCK.

Il m'a jeté un regard qui m'a rempli d'effroi.

LA REINE.

Votre oncle m'a rassurée par ses paroles ; et votre père, sur ses instances, a voulu l'entretenir seul un moment. Après tout, votre oncle n'a pas d'intérêts plus chers que les vôtres ; il doit vous regarder comme ses enfans.

ÉDOUARD.

Oh ! je ne le voudrais pas pour mon père.

LE DUC D'YORCK.

Ni moi.

LA REINE.

Silence. Sachez commander à des sentimens qui pourraient vous devenir nuisibles. J'ai tantôt, moi-même, par des paroles indiscrètes, excité votre crainte ; mais j'étais assiégée d'idées sombres, de terreurs que faisait naître l'état alarmant du roi. Éloignez de vous ces pensées formées dans des momens d'ennui ; je vous donne l'exemple.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, RATCLIFF.

BUCKINGHAM A RATCLIFF.

Pourquoi cette entrée subite ?

RATCLIFF.

Un nouveau complot vient d'être découvert.

LA REINE.

Un complot !

RATCLIFF, saluant la reine.

Madame, pardonnez si votre présence...

LA REINE.

Parlez, lord Ratcliff, parlez !

RATCLIFF.

Les révélations d'un vieillard arrêté comme le complice de lord Hasting, ont fait une telle impression sur le tribunal assemblé, que tous les membres, d'une voix unanime, ont ordonné que le coupable soit amené à leur barre.

VAUGHAM.

Je vous disais, milords, que l'innocence d'Hasting serait reconnue !

LA REINE.

Quel est donc ce complot ?

RATCLIFF.

O reine ! on voulait attenter aux jours.....

REINE.

De qui ?

RATCLIFF.

De notre souverain.

LA REINE.

O ciel !

BUCHINGHAM.

Quel est donc le coupable que le tribunal réclame ?

RATCLIFF.

Je le nomme en tremblant.....

VAUGHAM.

Quel est-il donc ?

RATCLIFF.

Le duc de Glocester.

TOUS.

Glocester !

LA REINE.

Glocester ! il est auprès de mon époux.

(Elle va pour sortir.)

LES ENFANS, la suivant.

Mon père !

(Tous s'approchent de la chambre du roi, on entend des cris.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GLOCESTER.

GLOCESTER, d'une voix altérée.

Du secours ! du secours ! Le roi se meurt : il est là ; là, dans des convulsions affreuses ! Je l'ai vu, oui, il me tendait les bras... il m'appelait son frère... il implorait ma pitié !... Ah ! courez !

LA REINE.

Mon époux !

BUCKINGHAM.

Notre maître !

(Ils entrent tous dans le plus grand dé...)

SCÈNE XI.

GLOCESTER, seul.

Courez !... ma victime est là. Quel effet terrible ! A peine le breuvage que je lui présentais avait-il touché ses lèvres, qu'une sueur froide, une agitation croissante... Mais moi ! n'ai-je rien dit, rien fait qui puisse donner quelques soupçons... Ah ! remettons-nous... Oui, chassons toute pitié ! (tirant un écrit de son sein, et avec un rire féroce) Trésor précieux ! trésor qui m'a tant coûté, et qui doit tant me coûter encore, tu es donc dans mes mains !... Voici mes droits au trône. Édouard, en plaçant, malgré lui, mon nom sur ces actes, a tracé la déchéance de sa postérité. Je vais être Richard III !

SCÈNE XII.

GLOCESTER, BUCKINGHAM, RACTLIFF, VAUGHAM et plusieurs lords sortent précipitamment de la chambre du roi.

TOUS, excepté Buckingham.

Vengeance !

BUCKINGHAM.

Le roi est mort !

GLOCESTER.

Que dites-vous? quoi, il a succombé?

RATCLIFF.

Mort! mort aussi à l'assassin!

GLOCESTER.

Vous connaissez l'assassin?

RATCLIFF.

Oui, oui; mort pour lui!

GLOCESTER.

Quel est-il?

RATCLIFF.

Ne le connaissez-vous pas?

GLOCESTER.

Nommez-le.

RATCLIFF.

Glocester!

BUCKINGHAM.

Osez-vous accuser le noble duc sans avoir des preuves.

GLOCESTER.

Misérables imposteurs! tremblez!.., et reconnaissez moi; reconnaissez la volonté d'Édouard IV, votre souverain. Duc de Buckingham, car dès ce moment vous êtes duc, lisez (il lui présente l'acte) et voyez en moi le protecteur du royaume et le tuteur des fils du roi.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU PREMIER ACTE.

ACTE II.



TROISIÈME TABLEAU.

Une salle de la Tour.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR ROBERT, UN OFFICIER.

SIR ROBERT *tenant un écrit.*

Cet ordre est en règle, je n'ai rien à dire; faites votre devoir, relevez les postes, et que vos soldats remplacent la garde de la Tour; dans quelques instans, j'irai vous rejoindre.

(L'officier sort.)

SCÈNE II.

SIR ROBERT, ensuite BUCKINGHAM, LORDS, OFFICIERS, JUGES, etc.

ROBERT, *seul un moment.*

Voici qui est bien extraordinaire : changer des

hommes qui viennent à peine d'être installés. Se douterait-on que lord Ratcliff!... Prenons nos mesures pour ne pas être compromis.

BUCKINGHAM, en entrant, à un lord.

Oui, mon cher lord, oui, je suis très bien auprès du protecteur; je vais rentrer dans tous les biens de la maison d'Hereford, qui avaient été envahis autrefois par la couronne. La charge de connétable m'est promise; les dignités, les richesses, les honneurs vont pleuvoir sur moi; comptez donc sur mon appui. (Le lord salue respectueusement.) (Aux juges.) Quant à vous, messieurs, je suis enchanté que vous n'ayez rien trouvé dans la procédure contre le lord Hasting.

ROBERT.

Le lord Hasting est reconnu innocent!

BUCKINGHAM.

C'est une bonne nouvelle à donner au protecteur; je ne doute pas qu'il ne remette sur-le-champ notre jeune prisonnier en liberté. Mais, quel est ce bruit? Qu'est-ce? Que veut-on?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN GEOLIER.

LE GEÔLIER, à sir Robert.

Mon lieutenant, on vous demande à grands cris; il y a là-bas un tumulte effroyable.

SIR ROBERT.

Et l'officier qui devait prendre la garde du poste ?

LE GEOLIER.

La foule s'est précipitée vers la grande porte d'entrée, repoussée par des soldats qui veulent venger l'injure faite au protecteur.

BUCKINGHAM.

On a osé insulter le protecteur !

LE GEOLIER.

Des pierres, de la boue ont été lancées contre lui par le peuple.

BUCKINGHAM.

Le protecteur ! ô mon Dieu !

SIR ROBERT.

Hé bien ! l'officier ne sait-il pas faire son devoir ?

LE GEOLIER.

Aidé de ses soldats, il frappe à droite, à gauche ; une vingtaine d'hommes, de femmes, d'enfans, ont été jetés pêle-mêle dans les fossés de la Tour ; c'est une bataille générale.

BUCKINGHAM.

Allons, allons, sir Robert, il faut courir au-devant du protecteur et voir ce que cela signifie.

(Ils sortent tous en désordre.)

SCÈNE IV.

RATCLIFF, VAUGHAM. (Ils entrent avec précaution par une porte latérale.)

VAUGHAM.

Nous ne pouvons approcher des prisonniers.

RATCLIFF.

On vient de changer la garde de la Tour.

VAUGHAM.

Silence... je crois entendre...

RATCLIFF.

Ce sont les soldats qui passent.

VAUGHAM.

Parvenus au milieu de notre entreprise, nous échouons à l'entrée de cette salle. C'en est donc fait d'Hasting !

RATCLIFF.

Ce premier échec peut-il nous abattre ?

VAUGHAM.

Cette mort subite du roi, ce pouvoir colossal remis entre les mains de son frère, au moment où la plus grande accusation... Ah ! toutes mes idées sont bouleversées.

RATCLIFF.

Ne désespérons pas, vous dis-je. Si la justice n'accomplit point son devoir, nous saurons faire le nôtre.

En sauvant Hasting, nous sauvons les fils de notre roi.

VAUGHAM.

La fuite précipitée des jeunes princes...

RATCLIFF.

Dieu veuille les protéger, et qu'ils échappent aux coups que leur oncle Glocester s'apprête à leur porter.

VAUGHAM.

Ah! Ratcliff, cessez, cessez cette horrible supposition; non, je ne puis croire...

RATCLIFF.

Vous vous refusez à l'évidence.

VAUGHAM.

Je n'ai point acquis de preuves assez certaines. Écoutez, Ratcliff, de tels attentats ne peuvent se commettre sans laisser quelques traces. Vous connaissez mes sentimens, mon amitié pour Hasting; mon dévoûment pour les fils d'Édouard... Permettez qu'avant de me laisser entraîner par vos paroles, j'interroge encore une fois les regards du duc de Glocester; je veux....

RATCLIFF.

Vous reparaîtriez à la cour?

VAUGHAM.

Je veux me délivrer de ce doute horrible; d'ailleurs, je puis ici servir comme vous notre cause.

RATCLIFF.

Cette résolution... Vaugham! vous venez de jeter en mon esprit un nouveau projet; oui, je vous ap-

prouve ; reparaissez à cette cour ; mais, en ami fidèle, épiez les démarches de Glocester ; cherchez des preuves, et instruisez-nous des moindres indices... Vous connaissez la retraite que j'ai choisie... On vient... je vous laisse, et vais tenter tous les moyens pour arriver jusqu'à notre malheureux ami.

VAUGHAM.

Qu'allez-vous entreprendre ?

RATCLIFF.

Je saurai pénétrer jusqu'à lui. Adieu.

(Il sort par une porte latérale.)

VAUGHAM.

Puisse-t-il réussir dans ses projets !

SCÈNE V.

GLOCESTER, BUCKINGHAM, VAUGHAM, TYRREL, ROBERT, LORDS, JUGES, OFFICIERS.

GLOCESTER.

Les infâmes ! me faire un aussi sanglant outrage !... Ils paieront cher cet acte de démence. (Aux officiers.) A-t-on arrêté tous les coupables ?

L'OFFICIER.

On s'est emparé, malgré la foule qui cherchait à les défendre, de plusieurs citoyens et de quelques hommes du peuple pris en délit.

GLOCESTER.

Qu'on instruise sur-le-champ leur procès, et que justice soit faite!

BUCKINGHAM.

Quelle vile populace! oser méconnaître votre grandeur!

GLOCESTER.

Oh! je sais la main qui les conduit! Les parens d'Élisabeth, les amis d'Hasting.

SIR ROBERT, à part.

Les amis d'Hasting!

GLOCESTER, qui a remarqué le mouvement de sir Robert.

J'interrogerai moi-même tous ceux qui viennent d'être arrêtés. Quant à vous, sir Robert, on m'a dit que depuis long-temps vous aspiriez à la retraite.

SIR ROBERT.

Moi? noble protecteur.

GLOCESTER

Je satisfais à vos vœux.

SIR ROBERT.

Mais...

GLOCESTER.

J'accepte votre démission.

SIR ROBERT.

Mais je vous assure...

GLOCESTER.

Sir Tyrrel est nommé à votre place lieutenant de la Tour.

SIR ROBERT.

Votre Altesse...

GLOCESTER, à Tyrrel.

Sir Tyrrel, vous entrez en fonction dès cet instant.

SIR ROBERT.

J[illegible].

TYRREL, à Glocester.

Grâces vous soient rendues, protecteur. (A Robert.) Allons, n'abusons point de sa patience : croyez-moi, exécutons sans murmure les ordres qu'il donne.

(Tyrrel entraîne sir Robert.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, hors TYRREL et ROBERT.

GLOCESTER, apercevant Vaugham.

Lord Vaugham !

VAUGHAM.

Je venais, persuadé que vous ne condamneriez pas le sentiment qui m'anime, je venais dans le dessein d'apprendre quel est le sort réservé au malheureux Hasting.

GLOCESTER.

Ah ! j'entends.

BUCKINGHAM.

Le rapport fait par les juges lui est favorable.

GLOCESTER.

Comment ?

VAUGHAM.

Serait-il vrai ?

BUCKINGHAM, montrant des papiers.

D'après ce travail, qui m'a été remis pour être placé sous vos yeux, les juges désireraient que la clémence...

GLOCESTER, prenant vivement les papiers.

La clémence pour des traîtres, des infâmes ! au moment où les plus graves insultes!... Mais y a-t-on bien songé! Quoi! lorsque moi-même j'élève la voix contre eux ! J'approfondirai ce mystère... Il faut que quelques secrètes machinations... Malheur! malheur à ceux qui, se laissant séduire!... Qu'on fasse paraître les deux prisonniers, à l'instant, je le veux ; qu'ils viennent. Duc de Buckingham, vous présiderez le conseil; vous, lord Lovel, vous, sir Jam Catesby, vous êtes appelés comme témoins : votre présence confondra peut-être ces deux criminels... Sortez, sortez; je veux réfléchir à de si graves intérêts. (Tous se retirent. A Buckingham, qui va sortir.) Duc de Buckingham, un moment.

SCÈNE VII.

GLOCESTER, BUCKINGHAM, qui reste un moment au fond de la salle.

GLOCESTER, marchant avec vivacité et à lui-même.

Hasting en liberté ! lui ! oh ! j'y saurai mettre ordre... Ils auront beau parler, les chefs du conseil sont à moi ; quant aux juges... nous verrons !... Mais je n'ai point été assez maître d'un premier mouvement... calmons-nous... (A Buckingham, qui s'avance, et d'un air plus doux.) Buckingham, vous voyez ! on conserve encore des doutes sur la culpabilité d'Hasting.

BUCKINGHAM.

Le forfait est si épouvantable, et Hasting avait une telle réputation d'honneur ! Les apparences étaient toutes pour lui.

GLOCESTER.

Les apparences ! Oui, sans ma présence, sans les témoins qui ont déposé dans cette affaire, Hasting serait aujourd'hui tranquille, honoré ; et moi, on m'aurait calomnié, accusé, que sais-je !... Ah ! duc, les hommes se laisseront-ils toujours prendre aux apparences ?

BUCKINGHAM.

Quant à moi, votre opinion me suffit ; et Hasting !...

Hasting!... tenez, je m'en doutais, c'est le traître le plus profond que la terre ait encore porté.

GLOCESTER.

C'est assez nous occuper de lui pour le moment. D'autres affaires demandent aussi nos soins... Ah!... j'ai la tête bouleversée... tant d'intrigues à la fois!... A-t-on quelques renseignemens sur les deux princes?

BUCKINGHAM.

On ne sait encore rien sur le lieu de leur retraite.

GLOCESTER.

Des exprès sont envoyés de tous côtés, et bientôt....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN EXPRÈS.

L'EXPRÈS, présentant une lettre.

Lord Rivers et le marquis de Dorcet, comme le verra Votre Altesse, ont reçu votre dépêche; ils vont se rendre près de vous.

BUCKINGHAM, à Glocester.

Quoi! les parens de la reine?

GLOCESTER, qui a écrit.

(A l'Exprès.) Portez cet avis. (L'Exprès sort. A Buckingham, d'un air conciliant.) Vous voyez, je cherche à rallier tous les partis; ces deux lords absens de Londres ne peuvent être cause de ce qui se passe ici en ce moment; quoi-

que désignés pour être depuis long-temps mes ennemis, je ne leur en propose pas moins un accommodement.

BUCKINGHAM.

Mais vous n'ignorez pas que leur haine...

GLOCESTER.

Mon cher duc, je me sens capable de sacrifier mes ressentimens personnels aux intérêts de l'Angleterre; tant que des preuves ne viendront point m'apprendre quelque complot contre la sûreté de l'État, ces deux lords seront en toute sécurité près de moi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN AUTRE EXPRÈS.

L'EXPRÈS.

Milords, on a suivi ponctuellement vos ordres; on a découvert la retraite de la reine et des deux princes.

GLOCESTER.

Où sont-ils enfin?

L'EXPRÈS.

Ils se sont réfugiés dans l'abbaye de Westminster.

GLOCESTER.

A Westminster! on ne m'abusait donc pas. (A l'Exprès.) Laissez-nous. (L'Exprès sort.) Les voilà dans une abbaye. Qui a pu les déterminer à cette démarche? Il faut que des conseils bien perfides... Je commence à démêler

le plan qui a été conçu contre mon pouvoir; oui, on veut passionner le peuple; on voudrait me peindre comme un persécuteur, un tyran.

BUCKINGHAM.

On aura beau faire, le peuple reconnaîtra toujours en vous son plus fidèle appui; et comme protecteur...

GLOCESTER.

Que ferais-je avec ce titre? pourrai-je empêcher qu'on ne travaille l'esprit de ces deux enfans, et qu'on ne les conduise à devenir un jour le fléau de leur patrie?

BUCKINGHAM.

Vous êtes leur tuteur.

GLOCESTER.

Pourrai-je empêcher qu'on ne détruise tout le bien que j'aurai créé? Voyez Élisabeth, jalouse de son pouvoir, ne balancera-t-elle pas près d'eux mon autorité; ne cherchera-t-elle point, aidée de sa famille, tous les moyens pour me noircir à leurs yeux, pour s'opposer à ce que je voudrai leur faire entreprendre pour le bonheur des Anglais? Émeute, soulèvement, corruption générale, voilà ce que je prévois en une telle occurrence.

BUCKINGHAM.

Tous les grands du royaume vous seconderont dans vos projets.

GLOCESTER.

Ah ! si tous avaient votre caractère, mon cher Buckingham, je serais certain de la réussite.

BUCKINGHAM.

Je puis me flatter de quelque influence, et je vous réponds de leur dévoûment.

GLOCESTER.

Je sais que je puis compter sur vous. Aussi, mon amitié vous est acquise.

BUCKINGHAM.

(A part.) Profitons du moment. (Il lui présente un placet.) Vous savez, gracieux protecteur, que les biens de la maison d'Hereford...

GLOCESTER, sans prendre le placet.

Je ferai tout ce que vous voudrez.... Buckingham, je vais vous confier une mission bien délicate, bien importante, car je ne vois que vous qui puissiez la remplir dignement.

BUCKINGHAM.

Parlez; parlez, et mon zèle...

GLOCESTER.

Je vous charge de pénétrer jusqu'à cette fière Élisabeth. Faites-lui sentir l'imprudence de sa démarche. Il faut que les deux princes soient remis sur-le-champ entre mes mains... il faut que leur présence vienne démentir les bruits absurdes qu'on se plaît à répandre... il faut enfin que la loi s'exécute.

BUCKINGHAM.

Il suffit; je comprends... La reine ne résistera point aux raisons que je saurai lui donner; il faut, comme vous le dites, qu'Édouard V soit reconnu.

GLOCESTER.

Ce sera un roi bien jeune... mais enfin...

BUCKINGHAM.

Il grandira à vos côtés; vos mains soutiendront le sceptre.

GLOCESTER.

C'est un fardeau pesant.

BUCKINGHAM.

Qui s'allégera chaque jour davantage par vos soins.

GLOCESTER.

Dieu me prêtera courage.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, PLUSIEURS LORDS, HASTING ET L'ERMITE ENCHAINÉS, LE GEOLIER, GARDES, ETC.

BUCKINGHAM.

Sans doute qu'on vous amène Hasting.

GLOCESTER.

Ah! mon cher duc, j'oubliais; vous me parliez des biens de la maison d'Hereford... donnez... (Il prend le

papier que lui présente Buckingham.) C'est juste... (Il signe.) cette récompense vous est bien due.

BUCKINGHAM, prenant l'écrit.

Mon dévoûment, ma fidélité...

(Les principaux personnages prennent place autour de la table, d'après le signe que fait le protecteur. Buckingham s'assied au milieu d'eux.)

HASTING, au geôlier.

Où me conduisez-vous ?

LE GEOLIER.

Devant le protecteur.

HASTING.

Glocester ! lui, ce monstre !

BUCKINGHAM.

Hasting, songez à modérer vos transports. Le protecteur nous a nommé pour vous entendre ; c'est vous prouver qu'il veut que justice soit rendue.

HASTING.

Richard vous a nommé ? Quoi ! vous êtes descendus à ce point que vous voilà ses créatures ! Vous, lords, vous, surtout, Buckingham, oubliez-vous donc que Édouard IV, votre souverain...

BUCKINGHAM.

Édouard IV a remis les intérêts de l'État entre les mains du duc de Glocester. Nous devons au duc respect et obéissance.

HASTING.

Respect! obéissance!... Vous ne connaissez donc pas les attentats?...

GLOCESTER, sèchement.

Songez à vous défendre.

L'ERMITE.

Nous défendre!... Ne sais-tu point notre innocence? Pourquoi nous faire paraître devant ces lords? Est-ce pour leur montrer tes nouvelles victimes?

GLOCESTER.

Messieurs, ce vieillard a besoin d'indulgence; il a perdu la raison.

L'ERMITE.

Tu ne m'accusais pas de démence, lorsque tu me croyais nécessaire à tes odieux projets.

GLOCESTER.

Avec ces cheveux blanchis, tu devrais parler sans passion, surtout lorsque je te donne l'exemple. Regarde, je suis froid, insensible à tant d'outrages; explique-toi donc, et donne les preuves sur ce que tu nommes mes forfaits.

L'ERMITE.

Quoi! faut-il te rappeler que ce poison, commandé par toi-même...

GLOCESTER.

Les témoins ont remarqué votre adresse perfide, et n'en ont pas été dupes.

BUCKINGHAM.

Qui prouve que le duc de Glocester ait donné de pareils ordres?

L'ERMITE.

Mais cet odieux exécuteur de ses volontés!

GLOCESTER.

N'a-t-on pu se servir de mon nom? Crois-moi, tu prends un mauvais chemin. Est-ce donc moi qui t'ai donné la science du sortilége? Que ne m'accuses-tu d'avoir composé le poison?

L'ERMITE.

Oh! que ma main ne s'est-elle desséchée à cet instant!

GLOCESTER.

Milords, remarquez cet aveu.

L'ERMITE.

Je voudrais que la mort renfermée dans ce fatal breuvage eût passé tout entière dans mon cœur! Glocester! que n'éprouves-tu comme moi les plus cruels remords! Ah! si la voix mourante d'un vieillard pouvait t'émouvoir!... Tu es parvenu bien haut; ta volonté fait la loi. Ta puissance ne voudra point toujours ne commander qu'à des pervers. Ta gloire, ta sûreté, exigent quelques vertus autour de ta grandeur. Je ne t'implore pas pour moi... Je te parle au nom de l'Angleterre, au nom de ses généreux enfans. Ta noble pa-

trie attend le repos, et la prospérité... Ah! si tu savais quel bonheur on éprouve à secourir l'innocent, à protéger le faible, à essuyer les pleurs des malheureux, tu n'aurais pas assez de regrets pour déplorer, le reste de ta vie, l'aveuglement cruel dans lequel tu es resté si long-temps. (Il se jette à ses pieds.) Je tombe à tes genoux; que le remords pénètre dans ton âme; songe que tôt ou tard la Providence te demandera compte de tes actions! Pour adoucir sa justice, livre-toi à une généreuse inspiration, et que Hasting, le noble Hasting, en ressente le premier les effets!

HASTING.

Mon père, qu'osez-vous faire! le prier pour moi! ne le connaissez-vous pas? regardez: une seule de vos paroles a-t-elle effleuré son cœur? Ah! Glocester, tu oses renier ton dernier forfait! n'est-il donc pas encore assez épouvantable?

GLOCESTER.

J'ai pitié de toi. Ces lords ont été témoins du complot que tu formais: Parlez, lord Lovel; parlez, sir Jam Castesby.

HASTING.

Castesby, Lovel! vous tous, qui voulez des récompenses, accusez-moi!

BUCKINGHAM.

Hasting! au nom du ciel, ne vous livrez pas à tant

d'emportemens; songez que votre grâce ne peut être accordée qu'à votre soumission.

HASTING.

Ma grâce!... obtenir ma grâce! moi, devenir suppliant; moi, demander merci!... Mais oubliez-vous que je suis Hasting! oubliez-vous que voici Glocester! Non, non; puisque vous me rappelez à moi-même, je prends le rang qui m'est dû : d'accusé je deviens accusateur... Oui, Glocester, je t'accuse!

GLOCESTER.

Insensé!

HASTING.

Je t'accuse!... Je t'accuse devant ces hommes que tu as rassemblés pour ma condamnation... Ils ne sont pas tous sans cœur et sans âme. Hé bien, ce sont eux maintenant qui deviennent tes juges!

GLOCESTER.

Ton audace!...

HASTING.

Crois-tu que tes ambitieux projets échappent à tous les regards! Tu veux la couronne... oui, tu la veux! et pour arriver à t'en emparer, aucun sacrifice ne t'a coûté; aucun crime encore ne te coûtera.

BUCKINGHAM.

Cessez, Hasting, cessez!

HASTING.

Vous, lords! vous, Buckingham! votre voix s'élèverait-elle en faveur d'un monstre qui, souillé de tant de sang, veut encore s'enivrer de celui de ses propres neveux?

GLOCESTER.

Téméraire!

BUCKINGHAM, à Hasting.

Vous ne pouvez plus parler... Non.

GLOCESTER.

Il veut donc jouer sa tête?

BUCKINGHAM, toujours à Hasting.

Je vous ôte la parole.

HASTING.

Oui, oui! je place ma tête sur un échafaud; mais du moins je n'aurai pas la honte de te voir roi d'Angleterre.

GLOCESTER, jetant un regard sur les juges.

Milords!

(Tous se lèvent.)

L'ERMITE, à Glocester.

Ah! grâce! grâce pour lui!

BUCKINGHAM.

Quelle démence!

HASTING.

Glocester, évoquerai-je les ombres de tes victimes? Ferai-je paraître devant toi les fils de Henri VI, que tu

as assassinés dans la fleur de la jeunesse? ou bien, Henri, son père, que tu perças de tant d'horribles coups? Ne reconnais-tu pas ici... dans la Tour de Londres... dans cette salle, quelques traces de ce meurtre?

BUCKINGHAM.

Je vous impose silence. (Aux gardes.) Gardes!

HASTING, continuant.

Et l'infortuné Clarence, n'est-ce pas encore ici qu'il trouva la mort par tes insinuations perfides? Dis? dis? n'est-ce pas ta main qui versa le poison qui fit mourir et ton frère et ton roi? (Glocester se lève tout hors de lui.) Oh! regardez! regardez ce tigre avec ses yeux féroces!

GLOCESTER jette un regard affreux sur Hasting.

Hasting!!... Milords, suivez-moi! suivez-moi!

BUCKINGHAM, aux gardes.

Veillez avec soin au dehors de cette porte. (A part.) Il s'est perdu!

(Tous sortent.)

SCÈNE XI.

HASTING, L'ERMITE.

L'ERMITE.

Ah! mon fils! qu'avez-vous fait?

HASTING.

Son horrible aspect a réveillé en moi de trop péni-

bles souvenirs ! Du moins, j'ai arraché le masque hypocrite dont il se couvrait ! Oh ! quel triomphe pour moi de voir cet infâme Glocester humilié devant tous ces lords qui tremblaient eux-mêmes à mes paroles brûlantes ! Je mourrai, mais ma voix retentira dans toute l'Angleterre, et je serai vengé !

L'ERMITE.

Votre vie eût été plus utile à votre pays... Si jeune encore, pourquoi la sacrifier ainsi ?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, RATCLIFF, SIR ROBERT entrant par la porte latérale.

RATCLIFF, courant à Hasting.

Hasting !

HASTING.

Ratcliff !

RATCLIFF, le pressant dans ses bras.

Mon ami !

SIR ROBERT.

Hâtons-nous.

RATCLIFF.

Nous n'avons pas un instant à perdre pour te sauver.

HASTING.

Fuir ! ce serait m'avouer coupable.

RATCLIFF.

La hache du bourreau justifie-t-elle?

HASTING.

Mais ce compagnon de mon infortune?

ROBERT.

La fuite la plus prompte...

L'ERMITE.

Mes pas chancelans retarderaient votre marche... laissez-moi.

HASTING.

Je vous abandonnerais!

ROBERT, qui a été au fond de la salle.

Tout est perdu, j'entends venir à nous.

RATCLIFF, à Hasting.

Suis-moi, ou tu nous perds avec toi.

HASTING.

Mais encore...

RATCLIFF.

Les fils d'Édouard t'attendent.

ROBERT.

Fuyez! les soldats s'avancent.

L'ERMITE.

J'arrêterai quelques instans leurs pas... Fuyez!

(Ratcliff et Robert entraînent Hasting par une porte secrète.)

SCÈNE XIII.

L'OFFICIER, SOLDATS, L'ERMITE placé devant la porte.

L'OFFICIER.

Où est l'autre prisonnier ?

L'ERMITE.

Je ne réponds que pour moi.

L'OFFICIER.

Sans doute que cette porte ?... Passage ! (Il veut repousser l'ermite qui résiste.) Emparez-vous de cet homme.

(Les soldats saisissent l'ermite qui se laisse tomber à terre pour défendre l'entrée. On est bientôt maître de lui.)

L'OFFICIER, entrant par cette porte.

Il ne nous échappera pas.

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU.

Une salle de l'abbaye de Westminster, éclairée par une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, ÉDOUARD endormi dans un fauteuil, UN CHAPELAIN.

LA REINE.

Vous m'assurez donc, mon père, qu'on ne pourra jamais violer cet asile.

LE CHAPELAIN.

L'abbaye de Westminster a toujours été respectée, noble reine.

LA REINE.

L'exprès, chargé de mes dépêches pour tous les membres de ma famille, est-il parti?

LE CHAPELAIN.

Oui, madame.

LA REINE.

Effrayée par des avis secrets, craignant de nouvelles embûches, redoutant surtout la présence de Glocester,

proclamé protecteur du royaume, mon amour maternel m'a fait entreprendre ce hardi projet : je me suis réfugiée près de vous, avec mes enfans. J'attendrai le retour de cet envoyé pour prendre de nouvelles déterminations. Allez; je ne veux pas plus long-temps vous arracher à des devoirs si nécessaires à l'humanité.

(Le chapelain sort.)

SCENE II.

LA REINE, ÉDOUARD endormi.

LA REINE.

Ainsi la prospérité de ma maison commence à décliner. Un ennemi cruel s'acharne après elle ; il la frappe et la fait succomber sous ses coups. Si j'en crois les avis secrets, si j'écoute mes pressentimens, cet ennemi est Glocester. Que veut-il ? le sceptre de son frère ? mais que d'attentats avant de l'obtenir ! pourrait-il d'ailleurs rester en ses mains ! les Anglais souffriraient-ils qu'un usurpateur impie réglât leur destinée ! Non, non : les Anglais ne sont ni barbares ni sanguinaires, et les peuples aujourd'hui demandent qu'un roi leur ressemble... Mais quels sanglots sortent du sein oppressé de mon Édouard ! son sommeil est troublé par quelque songe déchirant... il articule des paroles !

ÉDOUARD endormi.

Mon oncle ! pitié, pitié ! .. Ah ! ma mère... ils vont

nous tuer!... Voyez le sang de mon frère!... Mon frère! mon frère!

LA REINE.

Mon fils!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC D'YORCK.

LE DUC, accourant.

Que veux-tu?

ÉDOUARD, se réveillant.

Ah! c'est vous.

LA REINE.

Quel rêve effrayant t'a donc agité? Tu parlais de mort.

ÉDOUARD.

Votre présence me rassure.

LA REINE.

Tu es encore troublé.

LE DUC.

Tes cris m'ont fait un mal!..

ÉDOUARD.

Mon rêve était horrible. Nous étions, mon frère et moi, dans une forêt bien épaisse: les hurlemens des bêtes féroces, le bruit du tonnerre, les éclairs qui tra-

versaient subitement l'obscurité de ces lieux, remplissaient notre cœur d'effroi. Un homme nous apparaît : c'était notre oncle Glocester ; il s'approche, en nous montrant du doigt un précipice ; il tire un glaive... Nous voulons fuir, il nous poursuit... Il atteint bientôt mon frère, il le frappe à coups redoublés, et son sang rejaillit jusqu'à moi... Puis, je ne sais comment, je vous ai vue, ma mère ; vous êtiez pâle, mourante ; en me pressant sur votre sein, nous avons été poussés tous deux dans l'abîme. Je me suis alors subitement éveillé ; vos accens ont dissipé ces images terribles... Ma mère, mon frère, je suis dans vos bras !

LA REINE.

La frayeur que t'a causé notre départ précipité, la confusion inévitable dans un pareil moment, et surtout la vue de ces tristes murs, ont dû contribuer à t'effrayer.

ÉDOUARD.

Ce rêve était affreux.

LA REINE.

Mes enfans, vous n'êtes pas encore habitués à l'infortune ; vous n'avez jamais éprouvé de disgrâces... Aussitôt formés, vos désirs étaient accomplis. Des paroles flatteuses sortaient de la bouche de tous ceux qui vous entouraient. Vœux, sermens, rien n'était épargné ; mais vous êtes malheureux maintenant : plus d'amitié,

plus de dévouement, plus d'amour... La grandeur a disparu, et tout disparaît avec elle.

ÉDOUARD.

Ma mère, ma bonne mère, pourquoi vous affliger ainsi ? vous nous avez dit vous-même que rien n'était encore perdu.

LA REINE.

Hélas ! hélas ! qui me rendra votre père ?

ÉDOUARD.

La tendresse de vos enfans saura calmer vos regrets.

LA REINE.

Ah ! sans vous, sans vos soins touchans, le même tombeau nous eût renfermés tous les deux.

LE DUC.

Ne pleurez pas, ou nous allons pleurer aussi.

LA REINE.

Oui, je succombe sous le poids de ma tristesse... Cependant j'ai besoin de force ; je dois vous servir d'appui. Ah ! je saurai remplir tous mes devoirs de mère ; je saurai vous défendre contre vos cruels ennemis.

ÉDOUARD.

Ne peut-on les punir ?

LA REINE.

Les punir ! tout tremble peut-être devant eux.

ÉDOUARD.

Mais, je vais être roi!

LA REINE.

Malheureux enfant, que dis-tu? Ah! garde-toi de porter la couronne! cesse de me parler de trône, de grandeur; la mort de votre père a tout détruit. Ne songeons qu'à le pleurer. Je voudrais que la retraite la plus profonde pût à jamais nous cacher au monde entier... (On entend quelque tumulte au dehors.) Mais ces voûtes retentissent d'un bruit extraordinaire; qui peut troubler le silence de la nuit? On parle, on s'avance; la clarté des flambeaux m'annonce quelque événement extraordinaire... O mes enfans!

ÉDOUARD ET YORCK, se pressant contre leur mère.

Ma mère!

LA REINE.

Profanerait-on cet asile sacré pour venir vous arracher de mes bras!.. Ils me tueront plutôt.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CHAPELAIN.

LE CHAPELAIN.

Madame, lord Buckingham arrive en ce moment et demande à vous être présenté.

LA REINE.

Lord Buckingham! ici, à cette heure!

LE CHAPELAIN.

Il dit avoir à vous communiquer des choses de la plus haute importance.

LA REINE.

Mes enfans, ce fut l'ami de votre père; c'est peut-être un sauveur; qu'il vienne! qu'il vienne!

(Le chapelain sort.)

LA REINE.

Que doit-il m'annoncer? Pourquoi mon cœur bat-il avec tant de violence? N'aurai-je donc toujours que de funestes pressentimens? Mes enfans, entrez ici, et laissez-moi seule avec lui.

(Les enfans se retirent.)

SCÈNE V.

LA REINE, BUCKINGHAM, DEUX VALETS portant des flambeaux.

BUCKINGHAM.

O reine, permettez qu'à vos genoux...

LA REINE.

Milord, que faites-vous? je n'ai plus droit à ces hommages. Hâtez-vous de rassurer mon âme alarmée..... Pourquoi, au milieu de la nuit?..

BUCKINGHAM.

Madame, pardonnez, si j'ai troublé votre solitude ; mais mon pays, sa gloire, la prospérité de votre maison, tout m'a déterminé à venir réclamer notre jeune roi.

LA REINE.

Votre roi ? Il ne l'est pas encore.

BUCKINGHAM.

La couronne l'attend : demain son avénement sera prononcé.

LA REINE.

Milord, le temps n'est pas arrivé. Le coup cruel qui vient de frapper mon malheureux époux est encore trop récent. Attendez que sa cendre soit au moins refroidie, laissez à ma douleur quelques instans. Plus tard, dans quelques jours, nous verrons ce qu'il conviendra de faire pour assurer la gloire de la patrie et l'honneur de notre maison.

BUCKINGHAM.

Madame, le conseil a décidé.

LA REINE.

Ne suis-je donc plus rien ? La mort de mon époux m'a-t-elle ravi et le titre de reine et celui de mère ? Mon fils ne m'appartiendrait-il plus ?

BUCKINGHAM.

Vous savez qu'il se doit à l'État.

LA REINE.

L'État peut-il vouloir qu'une mère soit privée de ses enfans ?

BUCKINGHAM.

Le protecteur du royaume devrait vous rassurer.

LA REINE.

Glocester, lui ?

BUCKINGHAM.

Il ouvre ses bras paternels à vos fils ; et c'est en son nom...

LA REINE.

Ce nom me remplit d'effroi.

BUCKINGHAM.

Édouard l'a nommé tuteur de vos enfans.

LA REINE.

Édouard !... ah ! que ne peut-il sortir de son tombeau pour me désigner l'assassin !

BUCKINGHAM.

Hasting est condamné.

LA REINE.

Milord Hasting ! lui ? Ah ! ce nom ne m'inspire point assez d'effroi pour que ce soit là le criminel.

BUCKINGHAM.

Cependant des preuves irrécusables.....

LA REINE.

Des preuves !.. des preuves !.. Non, vous dis-je,

Hasting ne peut être le vrai coupable. Pardonnez, je vous offense peut-être, mais laissez-moi croire à mon instinct... laissez-moi reconnaître dans la nature ces traits sacrés qui vous révèlent les vertus ou les crimes. Ah! si j'osais, me livrant à mes inspirations, si j'osais, m'emparant du flambeau de cette nature si puissante, vous montrer l'assassin, vous pâliriez d'effroi... Je ne vois autour de moi que piéges, impostures; je ne vois que des forfaits, du sang... Ma terreur m'inspire des prévisions épouvantables. Non, non, vous n'aurez pas mes fils!

BUCKINGHAM.

Madame, faut-il donc annoncer votre refus au conseil assemblé?

LA REINE.

Je suis mère, milord! et m'arracher mes fils, c'est m'arracher le cœur.

BUCKINGHAM.

Cependant.....

LA REINE.

Jamais.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE CHAPELAIN.

LE CHAPELAIN.

Madame, de nouveaux exprès se succèdent et de-

mandent vos fils... On dit même que le duc de Glocester.....

LA REINE.

Oh ! empêchez qu'il vienne... Fermez, fermez les murs de cette enceinte... La mort se répandrait autour de vous s'il pénétrait en ces lieux.

BUCKINGHAM.

Madame...

LA REINE.

Malheur, malheur à mes fils, si ses mains sanguinaires !....

BUCKINGHAM.

La douleur vous égare.

LA REINE.

La douleur m'inspire ! Vous parliez de Glocester ; eh bien ! moi seule, je le connais ; oui, mes regards ont pénétré malgré lui dans son âme. Cet instinct puissant, ce sentiment d'amour ou de haine qui nous domine malgré nous, sera-t-il toujours méconnu ? J'étais épouse, Buckingham ; oui, je suis veuve, mais encore je suis mère. Ah ! vous ignorez ce qu'une femme prend de force et d'énergie en un pareil moment ; vous ignorez ce qu'il y a de surnaturel dans la conviction d'une mère ! Glocester n'aura pas mes fils.

BUCKINGHAM.

Madame, le voici.

LA REINE.

Je saurai lui résister.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, GLOCESTER (suite nombreuse, valets portant des flambeaux).

GLOCESTER.

Madame, je viens moi-même m'assurer si les intentions du conseil ont été suivies. Est-il vrai qu'au mépris des lois de l'État vous cherchiez à retenir vos fils?

LA REINE.

Je suis étonnée que vous osiez me tenir ce langage. Quoique nommé protecteur du royaume, vous n'avez pas encore tout pouvoir. Je suis mère de vos maîtres. Je pense que vous m'accorderez quelque respect; mais si vous deviez oublier et mon rang et mes titres, que les murs de Westminster vous apprennent qu'on ne viole jamais impunément les lieux saints; et que fussé-je seule, sans appui, comme une faible femme, ici, je reste à l'abri de vos coups.

GLOCESTER.

Madame, je n'ai point songé à violer un si saint asile; personne ne respecte plus que le duc de Glocester de semblables lieux. J'ignore qui a pu vous enflammer à

ce point contre une autorité qui a droit aussi qu'on la respecte. Je ne suis ici que l'organe du conseil d'État qui régit en ce moment l'Angleterre. Vous ne m'avez point entendu, je dois être écouté.

LA REINE.

Milord Buckingham a parlé, il suffit.

GLOCESTER.

Hé bien, madame, si les paroles de milord Buckingham n'ont pas su vous déterminer, j'espère être plus heureux que lui. Le conseil n'a en vue que le bien et le bonheur de votre majesté. Que veut-il? Honorer votre personne dans vos enfans. Votre fils aîné est appelé par les lois du royaume à gouverner l'Angleterre; par votre époux j'ai été nommé protecteur du royaume et tuteur de vos enfans; rien ne peut m'enlever ce titre; il est de mon devoir de le faire respecter.

LA REINE.

Ainsi vous prétendez, par des lois écrites, détruire les lois de la nature; vous prétendez arracher des enfans à leur mère, et vous croyez que rien ne s'opposera à cet attentat!

GLOCESTER.

Madame, le motif qui vous fait agir est trop louable pour que nous osions le condamner. Le souvenir de la mort récente de votre époux ajoute encore aux émotions que vous éprouvez. Un crime a été commis, et

vous voyez partout des crimes : mais rassurez-vous, les coupables ont été punis.

LA REINE, fixant Glocester avec intention.

Les coupables !

GLOCESTER.

Oui, madame ; et leur sang répandu doit satisfaire...

LA REINE.

Tu parles de coupables... eh bien ! mène-moi vers ton frère. C'est là, devant ce mort couché dans un cercueil, que je veux entendre ta voix dénoncer l'assassin. Oseras-tu prononcer son nom ? oseras-tu regarder la face de la victime ? oseras-tu regarder ce visage noble et vénérable qui n'a jamais causé d'effroi qu'aux pervers ?... Si tu l'osais !... Oh ! tu n'y viendras pas !

GLOCESTER.

Madame, à ces paroles amères je vois trop que des conseils perfides...

LA REINE, avec exaltation.

Et vous, Dieu juste ! resterez-vous tranquille spectateur de tant d'atrocités ? Les hommes se déchireront-ils entre eux sans que vous interposiez votre puissance ? Les pas d'un assassin profaneront-ils impunément les lieux où l'on révère votre image ? ne se graveront-ils pas sur le marbre ? ou bien votre doigt ne marquera-t-il jamais sur le front de l'homicide un trait de sang !.... Oui, du sang (avec horreur)... Glocester !

GLOCESTER.

Madame !

LA REINE.

Et tu prétends avoir mes fils ! Jamais,... jamais !

GLOCESTER.

Madame !... tremblez.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ÉDOUARD, LE JEUNE DUC D'YORCK.

ÉDOUARD.

Ma mère, nous avons entendu vos cris, et nous sommes accourus... Que vois-je? Mon oncle !

LE DUC D'YORCK.

Ma mère !

(Il se cache derrière sa mère.)

LA REINE.

Mes enfans ! mes fils ! ils veulent vous arracher de mes bras.

LE DUC D'YORCK.

Ils nous tueront plutôt !

ÉDOUARD.

Mon oncle?

GLOCESTER.

Hé bien, madame, gardez vos fils. L'Angleterre n'est

point assez infertile pour ne pas produire d'autres hommes dignes de lui commander. Puisque vous n'écoutez que les mouvemens de votre caractère irascible, je ne m'oppose plus à vos desseins. Mais songez-y ; plus de trône, plus d'avenir pour vos fils; ils ne seront plus rien ni pour moi ni pour l'Angleterre ; (s'approchant plus près de la reine) des bruits circulent déjà contre eux ; vos emportemens ont osé m'accuser..... Vous résistez à l'évidence, c'en est fait.

ÉDOUARD.

Mon oncle !

LA REINE.

Duc !

GLOCESTER.

Un jour vous vous repentirez de vos outrages, et vous apprécierez ma conduite. Les nobles lords, rassemblés au conseil, et qui n'écoutent que leurs devoirs, vont sans doute me blâmer ; je pouvais m'emparer de vos fils malgré cet asile ;... oui, malgré la sainteté de ces murs, tout doit céder à la raison d'État. Je pouvais les arracher de vos bras, les ramener dans Londres et leur faire subir la destinée qui leur est imposée ; mais je veux que votre volonté fasse votre malheur; je veux que vous pleuriez sans cesse le fatal aveuglement qui vous a fait condamner vos fils à l'oubli et à la bassesse.

ÉDOUARD.

Ma mère, pouvez-vous supporter ce langage !

GLOCESTER.

Je vais disposer de la couronne.

ÉDOUARD.

Cette couronne est à moi !

LA REINE.

Mon fils !

ÉDOUARD.

Voulez-vous donc que je sois indigne de vous et de mon père ?

LA REINE.

Quelle agitation ! quel cruel combat !

GLOCESTER, *se couvrant la tête.*

Plus de rang, plus d'orgueil ; vous n'êtes plus rien pour moi.

LA REINE, *avec fierté.*

Richard !

ÉDOUARD, *vivement et noblement.*

Mais, vous parlez à ma mère !

LA REINE.

Ne suis-je plus la veuve d'Édouard IV ? Cette parole hautaine ! ce regard menaçant !...

GLOCESTER.

Je suis protecteur du royaume !

ÉDOUARD, ôtant sa toque avec ironie.

Dois-je donc me découvrir devant vous, et vous porter hommage?

GLOCESTER.

L'Angleterre reconnaît en moi...

LA REINE, vivement.

L'Angleterre vous a-t-elle donné l'exemple de l'oubli du respect pour ses souverains ?

BUCKINGHAM, s'avançant, bas à Glocester.

Prince !

GLOCESTER, ôtant son chapeau avec dépit.

Je salue humblement vos majestés, et je vais où mon devoir m'appelle. (Au duc de Buckingham.) Allons, duc ; allons !

BUCKINGHAM, à la reine.

Pouvez-vous disposer de l'existence de votre fils? rappelez-vous la parole de Dieu, et ne donnez point l'exemple de la rébellion.

LA REINE.

O mon fils ! faut-il te priver de la couronne?

ÉDOUARD, remettant sa toque, et fièrement.

Ma mère, laissez-moi partir.

LA REINE, troublée.

Si mes pressentimens m'égaraient !

GLOCESTER.

Adieu, madame.

ÉDOUARD.

Arrêtez ! vous ne semblez voir toujours en moi qu'un enfant; mais si mon âge n'est pas encore celui de la force, ne vous abusez pas, il peut être déjà celui du courage. (Avec autorité.) Écoutez-moi, vous dis-je !

LA REINE.

Édouard !

ÉDOUARD.

Ma mère ! que dira-t-on de vous ? que dira-t-on de moi ? Ai-je donc oublié les leçons de mon père ? ai-je donc oublié vos paroles d'autrefois ? Oh ! je veux prouver que je les ai comprises. Milords, je suis prêt à vous suivre.

LA REINE.

Mon fils !

ÉDOUARD.

Laissez-moi partir; vous le devez.

LA REINE, attendrie.

Mon fils, mon cher fils !

ÉDOUARD.

Sacrifier son bonheur, son repos, sa vie même, est le devoir d'un roi; vous l'avez dit, ma mère ! et je vais être roi... Laissez-moi donc partir.

LA REINE.

Mon âme est déchirée, et ma raison s'égare. Mon fils ! oui, tu es digne d'être roi; oui, je dois sacrifier

mes intérêts les plus chers, je dois renoncer à mes affections les plus vives pour te consserver au rang de tes ancêtres. Édouard! tu veux être roi? tu le veux... (En pleurant.) Embrasse donc ta malheureuse mère. (Elle essuie ses larmes.) Duc, oubliez des emportemens dont la douleur seule est la cause. Oui, j'étais sous une influence funeste. Pardonnez, je suis mère! Ah! si vous saviez jusqu'où peut aller la tendresse d'une mère!.... Je vous laisse mon fils.

GLOCESTER.

Tous les deux.

LA REINE, attirant à elle le duc d'Yorck.

Oh! non; qu'un seul me reste pour essuyer les larmes que l'absence de l'autre va me faire répandre.

GLOCESTER, à part.

Il me les faut tous les deux.

LA REINE, couvrant son fils de baisers et le pressant dans ses bras.

Édouard! mon Édouard! (Noblement au duc de Glocester.) Duc de Glocester, voici le fils de votre frère, le fils de votre roi. Vous lui devez les soins et la tendresse d'un père; vous lui devez l'appui et le dévouement d'un sujet... Si vous trahissiez jamais ces devoirs sacrés; si, faisant taire les cris de votre conscience, la voix de la nature, vous abusiez des droits qui vous sont confiés, malheur! malheur à vous! Mes fils seraient déchirés par vos mains; leur mère serait traînée mourante à vos

pieds; le peuple anglais, tranquille, vous verrait sur le trône après ce crime inoui, que je ne désespérerais pas de la justice divine. Cette justice, toujours inexorable, quelquefois tardive, mais toujours certaine, vous laisserait approcher la couronne de votre front pour la briser sur votre tête. Duc de Glocester! voici votre roi!

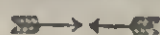
TOUS, en s'inclinant, hormis Glocester.

Vive le roi!

(Tableau.)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU ET DU SECOND ACTE.

ACTE III.



CINQUIÈME TABLEAU.

Une salle du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

GLOCESTER, UN OFFICIER.

GLOCESTER. (Il est assis devant une table couverte de papiers. A l'officier.)

Le comte de Rivers et le marquis de Dorset, dites-vous?

L'OFFICIER.

Ils attendent que Votre Altesse veuille bien les recevoir.

GLOCESTER. (Il écrit.)

Les recevoir! les parens d'Elisabeth! Ils ignorent donc que leurs projets me sont connus. Qu'ils rendent leurs épées, et qu'ils soient conduits à la Tour de Londres. (Il donne l'écrit.)

L'OFFICIER.

Le duc de Buckingham, qui leur promet en ce moment son entremise près de vous, demande à vous présenter des dépêches particulières.

GLOCESTER.

Qu'il vienne. Mais exécutez à l'instant l'ordre que je vous ai donné contre les deux autres lords... à la Tour de Londres.

(L'officier sort.)

SCÈNE II.

GLOCESTER, ensuite BUCKINGHAM.

GLOCESTER.

Deux ennemis de moins à redouter... Je marche!... L'œuvre sera bientôt accomplie.

BUCKINGHAM.

Voici des dépêches... Le comte de Rivers et le marquis de Dorset...

GLOCESTER.

Je les envoie réfléchir à la Tour de Londres.

BUCKINGHAM, balbutiant.

Vous les envoyez... à la Tour de Londres!

GLOCESTER.

Ils sont à la tête d'un complot que je dois déjouer... Voyons ces dépêches. (Buckingham lui donne les dépêches.)

BUCKINGHAM, à part.

A la Tour de Londres!

GLOCESTER, lisant.

Voilà qui est bien extraordinaire ; lisez, duc, lisez.

BUCKINGHAM, prenant les dépêches et lisant.

« Un bruit se répand et commence à s'accréditer « sur la bâtardise des fils d'Edouard.... On assure.....

GLOCESTER.

Oui... on tenait déjà ces propos dès leur naissance ; mais le respect, l'amitié que j'avais pour mon frère...

BUCKINGHAM.

Je me souviens que le bruit en a couru.

GLOCESTER.

Si la couronne m'avait tenté, j'aurais certainement recherché des preuves... car enfin, le roi n'ayant plus d'héritiers directs, moi, son frère, le trône, à sa mort, m'appartenait de droit.

BUCKINGHAM.

Cela est incontestable.

GLOCESTER, parcourant une autre dépêche.

Ceci est du lord maire. (Lisant.) Ah ! c'est le récit de ce qui s'est passé à Guildhall... Que vois-je?... « Vive « Richard, roi d'Angleterre ! » Regardez plutôt... c'est écrit, là. (Lui montrant l'écrit.)

BUCKINGHAM, lisant.

« Au milieu de l'assemblée tenue à Guildhall, un « grand nombre de voix ont fait retentir le cri de

« vive Richard III, roi d'Angleterre! » Voici qui est significatif.

GLOCESTER.

Le zèle de ce lord maire va trop loin... Je sais que beaucoup de citoyens redoutent le moment où le jeune fils d'Elisabeth, assis sur le trône, livré à ses passions, restera courbé sous les intrigues de sa mère et des plus habiles de sa famille... Je l'avais prévu, Buckingham, et si vous vous rappelez mes paroles...

BUCKINGHAM.

Elles sont gravées dans ma mémoire.

GLOCESTER, avec une intention marquée.

Je sais aussi que les anciens serviteurs du feu roi craignent que leurs cheveux blanchis ne paraissent au jeune Edouard d'une couleur trop différente des siens.

BUCKINGHAM.

C'est une remarque judicieuse que je n'avais pas faite.

GLOCESTER.

A jeune prince, jeunes courtisans; c'est tout naturel.

BUCKINGHAM.

Voilà ce que nous devons redouter.

GLOCESTER, à lui-même, mais de manière à être entendu de Buckingham.

On a crié vive Richard III!

BUCKINGHAM, sur le ton de la réflexion.

Vive Richard, roi d'Angleterre!

GLOCESTER.

Prenez garde, Buckingham; si l'on vous entendait... Ce mot a bien de l'importance dans votre bouche.

BUCKINGHAM.

En vérité, j'admire votre réserve.

GLOCESTER.

Serait-ce à moi d'accepter la couronne, et vous-même osez-vous y songer?

BUCKINGHAM.

A Guildhall, en assemblée publique!... Mais enfin, si tout était bouleversé, nos titres méconnus, nos grandeurs anéanties par une trop grande susceptibilité...

GLOCESTER.

Je sais qu'il est nécessaire qu'une main ferme saisisse les rênes de l'Etat... mais ce jeune Edouard...

BUCKINGHAM.

Hé bien! ne peut-il être heureux sans trône?.. D'ailleurs, vous voyez que son titre lui est contesté... Si une fois il est reconnu bâtard...

GLOCESTER.

Voilà encore un mot auquel vous donnez un grand poids... Le jeune Edouard bâtard!

BUCKINGHAM.

J'aimerais mieux alors le voir renfermé dans un

cloître ; les ciseaux d'un prêtre lui traceraient une autre couronne.

GLOCESTER.

Un couvent !... les murs d'un cloître ne sont pas assez épais !... (Se radoucissant.) Buckingham, je ne puis me charger d'un tel fardeau. Les dangers d'une pareille entreprise, les obstacles sans nombre... Je vous remercie, Buckingham, de votre attachement... Voyez le lord maire... tâchez de le ramener à des sentimens plus en harmonie avec mes intentions... Je sais qu'il m'est tout dévoué, vous pourrez sans crainte vous livrer devant lui à tous vos sentimens pour moi.

BUCKINGHAM.

Prince, je vais avec habileté sonder ses intentions, et vous en rendre bon compte.

GLOCESTER.

Vous savez, cher duc, que je ne suis point un ingrat.

(Buckingham sort.)

SCÈNE III.

GLOCESTER seul un moment, ensuite TYRREL.

GLOCESTER.

Voilà une bien vile espèce ! Que je donne à cet homme un titre de plus, et il criera plus fort que les

autres : Vive Richard III ! (A Tyrrel, qui entre.) Ah ! c'est toi, Tyrrel ! tu arrives à propos, j'ai besoin de ton secours.

TYRREL.

Je vous suis tout dévoué.

GLOCESTER.

On me montre la couronne.

TYRREL.

Est-ce pour vous aider à la mettre sur votre tête que vous avez besoin de moi ?

GLOCESTER.

Cette couronne est à mes pieds.

TYRREL.

Noble protecteur, daignez vous baisser.

GLOCESTER.

Mes mains sont encore retenues.

TYRREL.

Vous faut-il les miennes ?

GLOCESTER.

Avec elles il faut courage et volonté.

TYRREL.

J'ai courage et volonté.

GLOCESTER.

Silence ; on vient... Ce soir, à la Tour de Londres, tu recevras mes instructions. Sors.

(Tyrrel sort.)

SCÈNE IV.

GLOCESTER, ensuite BUCKINGHAM, ÉDOUARD, VAUGHAM.

GLOCESTER, à lui-même.

Cet homme pense comme moi; il détruit sans remords tout ce qu'il trouve à détruire.

BUCKINGHAM, entrant avec les autres personnages.

J'ai rencontré le jeune prince qui sortait de son appartement; il paraissait triste, préoccupé : j'ai pris la liberté de le conduire près de vous.

GLOCESTER, avec une bonté affectée.

Duc, vous avez bien fait. Qu'avez-vous donc, mon cher neveu? pourquoi ces marques d'ennui? auriez-vous à vous plaindre de quelque manque d'égards? n'aurait-on pas suivi vos ordres?

ÉDOUARD.

Je ne puis vous le cacher, mon oncle, il m'est impossible de rester plus long-temps éloigné de ma mère; l'absence de mon frère surtout m'est trop pénible; je ne puis la supporter.

GLOCESTER.

Ne l'avez-vous pas voulu?

ÉDOUARD.

En entrant ici, mon courage s'est évanoui. J'ai trop

présumé de mes forces, et je ne songeais pas aux chagrins de l'absence.

GLOCESTER.

Ne vous affligez pas ainsi : nous chercherons à vous distraire. Sans doute nous y parviendrons.

ÉDOUARD.

Mon frère est aussi triste que moi, j'en suis certain : car c'est la première fois qu'une absence aussi longue nous sépare. En vérité, je ne sais point ce qui se passe en moi ; tout me déplaît, tout m'est à charge ; je veux, puis je ne veux plus... Pour la première fois je sens combien il est pénible, il est cruel de renoncer aux habitudes de son enfance. Ces jeux, ces plaisirs, cette tranquillité naturelle, qui fait oublier le passé et qui ne laisse point encore songer à l'avenir, semblent perdus pour moi. Cette existence me paraît maintenant trop pénible... Ah ! mon oncle, rendez-moi mon frère !

GLOCESTER.

Mon cher neveu, vous savez que je n'ai point d'ordre à donner pour cela.

ÉDOUARD.

Depuis mon départ de l'abbaye, je n'ai devant moi que le tableau déchirant des adieux de ma mère ; je ressens encore les dernières étreintes de mon frère... Mon frère !... je vois ses larmes, j'entends ses cris !...

Je vous dis qu'il ne peut vivre sans moi ! Ah ! rendez-moi mon frère !

GLOCESTER.

C'est votre mère, vous le savez, qui a exigé cette séparation.

ÉDOUARD.

Mais, si l'on dépêchait quelqu'un vers elle pour la supplier d'exaucer mes vœux?

GLOCESTER.

Je crains bien que son opiniâtreté...

ÉDOUARD, à Buckingham.

Si Milord voulait prendre la peine de retourner près de ma mère, elle ne résisterait pas, j'en suis sûr.

BUCKINGHAM.

Vous savez que nos démarches ont été infructueuses...

ÉDOUARD.

Le lord Vaugham, dont les soins touchans ont pénétré mon cœur de reconnaissance...

VAUGHAM.

Ah ! prince, si mon dévoûment...

GLOCESTER.

Qui n'échouerait pas auprès de votre mère !...

ÉDOUARD.

Si j'y allais moi-même...

GLOCESTER.

Vous !

ÉDOUARD.

Oui, moi. Ma mère, je le sais, n'est retenue que par la crainte que mon frère ne soit exposé à quelque danger; mais lorsque je lui aurai dit vos bontés, lorsqu'elle saura les soins dont vous m'avez entouré; lorsqu'elle verra surtout que je puis jouir de ma liberté... je n'en doute pas, elle se rendra facilement à mes prières, et peut-être qu'elle-même... Ah! quel bonheur je vous devrai!

GLOCESTER.

Pour peu que cela vous plaise, vous êtes libre; et, comme vous le dites, vous rendrez témoignage de mes intentions.

ÉDOUARD.

Mon oncle, je suis vraiment bien sensible à ce que vous faites pour moi. Que les rapports vous peignaient différent! on vous disait méchant, je craignais votre approche; mais maintenant, je dormirais dans vos bras comme dans ceux d'un père.

GLOCESTER.

Mon cher neveu!

ÉDOUARD.

Puisque vous le permettez, on va me conduire à l'abbaye de Westminster... Mais, dites-moi, mon oncle, quel sera l'appartement qu'on donnera à mon frère? Si on pouvait nous laisser ensemble?

GLOCESTER.

Mon intention n'est pas de vous séparer ; cependant, demain vous resterez seul à la Tour.

VAUGHAM, à part.

Seul à la Tour !

ÉDOUARD.

A la Tour ; demain ! et pourquoi ?

GLOCESTER.

C'est le jour fixé pour votre couronnement, et il est d'usage que le nouveau roi attende à la Tour qu'on vienne le chercher pour la cérémonie.

ÉDOUARD.

Mon frère ne pourrait-il venir avec moi ?

GLOCESTER.

L'étiquette le voulait autrement ; mais on peut satisfaire votre désir. Rendez-vous ensemble ce soir directement à cette tour ; pendant ce temps on fera les dispositions pour vous recevoir ici tous deux.

ÉDOUARD.

L'aspect de cette tour me fait tressaillir ; je n'ai pu jamais passer auprès sans éprouver un battement de cœur inconcevable.

GLOCESTER.

C'est l'effet que produisent tous les vieux monumens. Si l'aspect de celui-ci vous semble triste, vous n'en

trouverez pas moins dans l'intérieur un séjour agréable, et vous y serez tout aussi bien qu'ici.

ÉDOUARD.

Je le crois ; et je ne puis cependant me rendre compte de mon émotion.

GLOCESTER.

A votre âge on est facilement ému.

ÉDOUARD.

L'histoire des rois et des princes qui ont péri dans ce lieu revient souvent à ma pensée : le roi Henri, le duc de Clarence, mon oncle...

GLOCESTER.

Des récits mensongers ont pu frapper votre jeune imagination. La Tour de Londres, qui était autrefois un royal palais, est maintenant une prison d'état ; la mort ne respecte pas plus là qu'ailleurs : les rois et les princes sont, comme tous les sujets, soumis à son empire. Calmez donc cet effroi ; il vous siérait mal aujourd'hui. Que dirait-on de vous, qui devez donner l'exemple du courage? N'allez-vous pas être roi !

ÉDOUARD.

Il est vrai..., je m'abandonne malgré moi à mes premières impressions : courageux un moment, puis faible après... Oh ! je deviendrai raisonnable... Mon oncle, veillez toujours sur moi pour que je ne fasse rien qui ne soit digne du peuple anglais.

VAUGHAM, attendri.

O mon roi ! quel heureux avenir nous présage...

GLOCESTER.

Le prince n'a pas encore besoin de flatteurs.

ÉDOUARD.

Merci, lord Vaugham... (A Glocester.) Mon père a donc habité la Tour avant le couronnement ?

GLOCESTER.

Oui ; c'est un usage suivi de temps immémorial.

ÉDOUARD.

Il faut donc s'y soumettre. Je ne veux pas commencer mon règne par une infraction aux coutumes de mon pays. Partons, milords ; adieu, mon oncle.

GLOCESTER.

Je vous reverrai bientôt à la Tour. Messieurs, je recommande les princes à vos soins empressés. (A Buckingham.) Duc de Buckingham, venez un moment ; vous les rejoindrez ensuite.

(Édouard et les seigneurs sortent d'un côté ; Glocester et Buckingham de l'autre.)

SCÈNE V.

VAUGHAM, seul.

Pourquoi suis-je frappé d'une telle pensée ! Pour la première fois j'ai frémi aux regards du protecteur ; la

férocité était peinte dans tous ses traits. Hasting aurait-il eu raison ? Qui m'éclairera dans ce doute affreux ?

SCÈNE VI.

VAUGHAM, RATCLIFF.

RATCLIFF.

Je vous cherche.

VAUGHAM.

Ah ! mon ami, Hasting ne se trompait pas.

RATCLIFF.

Des ordres sont donnés contre les parens et tous les amis de la reine... Ici, vous n'êtes plus en sûreté, et j'ai voulu vous en instruire moi-même.

VAUGHAM.

Que puis-je avoir à craindre ?

RATCLIFF.

Le comte de Rivers et le marquis Dorset, qui étaient entrés en ce palais sur la foi des traités, viennent d'être arrêtés et conduits à la Tour de Londres.

VAUGHAM.

Ah ! que m'apprenez-vous!... Quoi ! le propre frère de la reine ?

RATCLIFF.

La terreur a glacé tous ceux qui naguère paraissaient les plus dévoués... Je veux voir Buckingham ; il est

tout-puissant, et lui seul peut achever de sauver Hasting.

VAUGHAM.

S'il vous trahissait?

RATCLIFF.

Il en est incapable, malgré ses vues ambitieuses. D'ailleurs, je saurai lire au fond de sa pensée, et quoi qu'il arrive, je ne compromettrai que moi seul... Mais les momens sont comptés; venez.

VAUGHAM.

Que deviendront les jeunes princes?

RATCLIFF.

Glocester n'osera point agir si vite contre eux, et nos projets seront exécutés avant qu'il ait pu accomplir les siens. (**Les deux battans de la porte du milieu s'ouvrent, et l'on voit les femmes et les seigneurs de la cour s'empresser auprès du duc de Glocester, qui reçoit leurs félicitations.**) Déjà les appartemens se remplissent d'une foule de courtisans, nos amis d'autrefois, et qui seraient aujourd'hui les premiers à nous livrer... Sortons.

VAUGHAM.

Pauvre pays! malheureux rois!

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

SIXIÈME TABLEAU.

Une chapelle de l'abbaye de Westminster.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Des prêtres entrent en silence; d'autres portent un cercueil recouvert d'un drap de velours noir. Ils le déposent, se rangent autour, et prient.)

BUCKINGHAM, LE CHAPELAIN.

BUCKINGHAM.

Comment! ici?... dans un pareil lieu? que dira la cour?

LE CHAPELAIN.

Nous n'avions reçu aucun ordre, et nous attendions.

BUCKINGHAM.

Des ordres! des ordres! en faut-il en pareille circonstance? Ne savez-vous pas qu'un roi... Allons, allons, messieurs, je vous en prie, disposez un lieu digne de recevoir de pareilles dépouilles : il faut de l'appareil, de la pompe... Un roi! Le protecteur veut prouver que les regrets... Le peuple pourrait murmurer. Les convenances doivent être toujours observées. Je m'en rapporte à votre zèle, et je me charge de faire approuver ce que vous ferez à cet égard.

(Tous se retirent.)

SCÈNE II.

BUCKINGHAM, seul.

Comme on peut être à chaque instant compromis! Un roi! là, comme un homme ordinaire... Que dirait le protecteur s'il savait... Mais retournons près de la reine. J'ai cru devoir la laisser seule un moment avec ses deux enfans : les prières du jeune Édouard feront plus que toutes mes paroles.

SCÈNE III.

BUCKINGHAM, RATCLIFF.

RATCLIFF, agité.

Un mot, duc.

BUCKINGHAM.

Lord Ratcliff! vous ici? je ne vous croyais pas à Londres.

RATCLIFF.

Dans un moment je l'aurai quitté.

BUCKINGHAM.

Vous paraissez bien inquiet.

RATCLIFF.

Il y va de la vie.

BUCKINGHAM.

Oh ! mon Dieu ! et quels jours sont don[illegible] ?

RATCLIFF.

Je viens réclamer votre appui.

BUCKINGHAM.

Songez en quels lieux vous êtes ; gardez de rien dire qui doive...

RATCLIFF.

Les momens sont comptés, et puisque je vous trouve ici...

BUCKINGHAM.

Il serait plus prudent de nous revoir ailleurs ; craignez...

RATCLIFF.

Ce lieu est plus favorable qu'aucun autre. Glocester ou ses affidés ne penseront pas à venir nous y trouver.

BUCKINGHAM.

Qui sait ? le protecteur est homme à exécuter tout ce qui lui passe par la tête ; et sa bizarrerie...

RATCLIFF.

La plus grande célérité est nécessaire à l'exécution de mon projet.

BUCKINGHAM.

Que voulez-vous donc tenter ?

RATCLIFF.

Je veux sauver un innocent.

BUCKINGHAM.

Qui donc, enfin ?

RATCLIFF.

Noble lord, avec un autre je prendrais quelques détours et je m'assurerais d'avance de ses dispositions; mais avec vous, j'agirai franchement. Vous êtes un ancien serviteur d'Édouard ; vous avez souvent prouvé votre zèle pour sa cause, et vous êtes incapable de trahir notre confiance.

BUCKINGHAM.

Parlez donc.

RATCLIFF.

Hasting attend tout de vous.

BUCKINGHAM, en reculant.

Hasting ! Hasting !... mais n'a-t-il pas subi sa condamnation ?

RATCLIFF.

Hasting s'est soustrait au supplice qui lui était réservé.

BUCKINGHAM.

Est-il possible ! par quel miracle ?

RATCLIFF.

Le dévoûment de l'amitié a triomphé de l'injustice des hommes.

BUCKINGHAM.

Qui a osé?...

RATCLIFF.

Moi.

BUKCINGHAM, avec une grande inquiétude.

Vous !... mais je vous dis qu'on peut nous voir, nous entendre. Qu'ai-je à faire dans tout cela ?

RATCLIFF.

Un beau rôle va commencer pour le duc de Buckingham.

BUCKINGHAM.

Je crois entendre... oui... oui... je crois voir... Il faut que je vous quitte.

RATCLIFF.

Quelques mots, et tout sera dit : Hasting est hors des mains de ses geôliers, mais il peut encore tomber dans celles de ses bourreaux. Il faut qu'un lieu sûr le recèle et le cache à tous les yeux. Vous possédez un château à quelques milles d'ici : sa position nous permettra d'épier le moment favorable pour notre embarquement, car un vaisseau doit nous conduire sur les côtes de France.

BUCKINGHAM.

En France !

RATCLIFF.

Le comte Richemont y rassemble une armée.

BUCKINGHAM.

O ciel !...

RATCLIFF.

Oui, le comte Richemont bientôt va faire justice !

BUCKINGHAM.

Le comte Richemont !

RATCLIFF.

Dieu va nous donner un vengeur !

BUCKINGHAM.

Je ne sais où j'en suis... Mais le duc de Glocester?...

RATCLIFF.

Ne peut vous soupçonner, vous êtes son favori.

BUCKINGHAM.

Ne le connaissez-vous pas?

RATCLIFF.

Votre apparence de dévouement au nouvel ordre de choses nous a fait concevoir l'espérance que le soupçon ne vous atteindrait pas.

BUCKINGHAM.

Vous avez fort mal espéré.

RATCLIFF.

Songez que peut-être une heure nous suffira.

BUCKINGHAM.

Une minute peut me perdre.

RATCLIFF.

Refusez-vous donc votre appui ?

BUCKINGHAM.

Quel embarras !.. Mais à la cour n'est-on pas tou-

jours entouré d'envieux, de délateurs ? Ne dois-je pas craindre...

RATCLIFF.

Songez au triste sort d'Hasting.

BUCKINGHAM.

En ai-je été la cause ?

RATCLIFF.

Pèse-t-on le malheur d'autrui au poids de sa conscience ?

BUCKINGHAM.

Vous m'entraîneriez dans votre ruine.

RATCLIFF.

Vous refusez !

BUCKINGHAM.

Vous me perdez, vous dis-je !

RATCLIFF.

Ah ! je ne vous croyais qu'ambitieux !

BUCKINGHAM.

Mais vous êtes bien hardi de vouloir ainsi disposer de moi !

RATCLIFF.

Notre confiance en vous prouve que nous savions reconnaître en vous toutes les qualités d'un homme de cœur : sans doute nous faisions la part des circonstances ; nous pensions qu'un serviteur d'Édouard, qui avait si hautement prouvé son zèle pour la cause de son sou-

verain, devait avoir eu l'âme, malgré le parti dans lequel il s'était jeté inconsidérément, justice et générosité. Ah! milord, avez-vous si vite oublié nos anciennes relations; avez-vous rejeté de votre cœur tous les sentimens affectueux dont il paraissait rempli pour nous? non, non, cela ne se peut... Nous n'avons pas démérité de votre estime, et l'amitié va vous devoir son salut.

BUCKINGHAM.

Quel abîme vous creusez sous mes pas! Malheureux! au nom du ciel, renoncez à vos desseins; si vous saviez!...

RATCLIFF.

J'abandonnerais Hasting! Jamais.

BUCKINGHAM.

Songez quels périls!..

(Glocester ouvre une porte secrète, et les écoute.)

RATCLIFF.

Plus les périls sont grands, plus je trouve de gloire à les surmonter.

BUCKINGHAM.

Vous oubliez que le duc de Glocester...

RATCLIFF.

En sauvant Hasting, je sauve les fils de mon roi.

BUCKINGHAM.

Tout fléchira bientôt sous la puissance du protec-

teur, car le lord-maire vient de m'assurer à l'instant...

RATCLIFF.

Cette puissance sera bientôt renversée.

BUCKINGHAM.

Tous vos efforts échoueront.

RATCLIFF.

Nous avons pour nous l'équité, le bon droit.

BUCKINGHAM.

Il a pour lui la force.

RATCLIFF.

Peut-être.

BUCKINGHAM, étonné.

Comment ?

RATCLIFF.

Adieu donc, milord.

BUCKINGHAM.

Un moment, lord Ratcliff, un moment.

RATCLIFF.

Hasting attend.

BUCKINGHAM.

Votre assurance m'étonne : vous avez donc vraiment quelque espoir ?

RATCLIFF.

Nous avons, vous dis-je, dévouement et courage. Adieu.

(Glocester se retire.)

BUCKINGHAM.

Mais enfin...

RATCLIFF.

Adieu.

BUCKINGHAM.

Attendez, encore un mot.

(Ratcliff sort.)

SCÈNE IV.

BUCKINGHAM, seul.

On conspire, cela n'est pas douteux. On cherche à renverser le protecteur, cela est certain... Où irons-nous ainsi? Le peuple semble aujourd'hui pour le duc de Glocester; mais qui répondra que demain... J'ai peut-être montré trop d'attachement à cette cause... car, enfin, le duc... Je réfléchirai mûrement... Il faut que lord Ratcliff s'explique... Je le reverrai... oui, je le reverrai; car si le comte Richemont... Alors... rendons-nous chez la reine... Ménageons-nous près d'elle, sans pourtant nous compromettre.

SCÈNE V.

BUCKINGHAM, GLOCESTER, DEUX OFFICIERS.

GLOCESTER.

Vous êtes seul, duc de Buckingham.

BUCKINGHAM, troublé.

Monseigneur, vous voyez.

GLOCESTER.

Qui vous a parlé tout à l'heure?

BUCKINGHAM, embarrassé.

Qui? monseigneur. Mais.....

GLOCESTER.

Pourquoi vous troublez-vous?

BUCKINGHAM.

Je me trouble!.. Ah! prince, assurément!..

GLOCESTER.

Milord Buckingham!

BUCKINGHAM, à part, en tremblant.

O mon sauveur, viens à mon aide!

GLOCESTER.

On conspire, duc.

BUCKINGHAM, faisant l'étonné.

On conspire?

GLOCESTER.

L'ignorez-vous?

BUCKINGHAM.

Je pensais.... que....

GLOCESTER.

Répondez : l'ignorez-vous?

BUCKINGHAM, balbutiant.

Je pensais... (A part.) C'est le seul moyen pour m'en tirer. (Haut.) Je pensais... Rien n'échappe à votre pénétration, et vous ne laissez pas le temps de prouver que le zèle... je pensais que cette intrigue....

GLOCESTER.

Ratcliff, Hasting et Vaugham, sont les chefs de ce complot.

BUCKINGHAM.

Vous savez?...

GLOCESTER.

Le château de Buckingham les recevra aujourd'hui même.

BUCKINGHAM.

Quoi, prince, vous voulez?..

GLOCESTER.

Que vous les attiriez adroitement dans le piége.

BUCKINGHAM.

Mais il faudrait mieux, peut-être.....

GLOCESTER.

Avant le coucher du soleil ils doivent être mes prisonniers.

BUCKINGHAM, avec effroi, et balbutiant.

Avant le coucher du soleil !

GLOCESTER.

Vos pas, vos paroles, votre silence, me seront fidèlement rapportés, et votre tête me répondra de votre discrétion ; allez.

BUCKINGHAM.

Douteriez-vous de mon zèle, de mon dévouement ?

GLOCESTER.

Allez ; vous recevrez d'autres instructions.

BUCKINGHAM, à part et en sortant.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE VI.

LE DUC DE GLOCESTER, DEUX OFFICIERS.

GLOCESTER, à l'un d'eux.

Ne vous écartez en rien des ordres que je vous ai donnés ; il y va de votre vie. Que Buckingham et ses complices soient arrêtés et conduits à la tour de Londres. (L'officier sort.) (Glocester, à l'autre.) Les deux princes ?

L'OFFICIER.

Sont entourés des officiers qui ont accompagné le

jeune Edouard, et parcourent en ce moment l'édifice de Westminster.

GLOCESTER.

Faites venir ces deux enfans devant moi.

L'OFFICIER.

Ici?

GLOCESTER.

Ici.

L'OFFICIER.

Seuls?

GLOCESTER.

Seuls.

L'OFFICIER.

Mais la reine?

GLOCESTER.

Qu'elle ignore cette entrevue; allez.

L'OFFICIER.

Cependant.....

GLOCESTER, se radoucissant.

Ne puis-je donc embrasser mes chers neveux! Allez donc, je vous prie.

SCÈNE VII.

GLOCESTER, seul.

Personne ne m'attendait : j'ai bien fait de venir; j'ai

bien fait de suivre un premier mouvement. Buckingham avec Ratcliff! cette entrevue! — Buckingham!... J'avais déjà remarqué quelque hésitation, et mes doutes... Ils le veulent; ils vont connaître enfin Glocester. Hâtons les derniers coups. Je ne sortirai point de cette abbaye sans avoir les deux jeunes princes en ma puissance. Il faut..... (se trouvant en face le cercueil) Un cercueil!.. Pourquoi se trouve-t-il ainsi sur mes pas!.. Ne pouvait-on?... c'est peut-être celui d'Édouard. Oui,... je suis seul; il y a de l'imprudence cependant à moi d'être ainsi seul. Seul!.. et ma victime est là... Si je la regardais!.. Souvent mon imagination me retrace ses traits hideux, ses traits bouleversés par les effets du poison. Approchons... Oserai-je toucher à ce linceul? Que recouvre-t-il donc? le néant... un corps défiguré qui ne sera bientôt plus que poussière; et ce néant, ce rien, deviendra encore l'objet d'hommages adulateurs... La crainte, les préjugés, une vieille habitude... Moi-même, n'éprouvé-je pas quelque agitation en approchant de ce cadavre royal. Allons!... (Il rejette le linceul, repousse le crochet qui ferme le cercueil, et découvre le corps d'Édouard.) C'est Édouard!.. oh! qu'il y a d'art chez les hommes! rien ne retrace ici qu'une mort violente... Cependant ses yeux sont entr'ouverts!.. sa bouche est encore menaçante!.. On dirait même que ses lèvres frémissent!.. N'entends-je pas articuler des

sons?.. Il a parlé... Non, oh! non; mes esprits troublés... Sans doute que les paroles d'Élisabeth!.. Regardons-le encore. Pourquoi cette vue m'inspire-t-elle tant d'effroi? Je veux... Édouard, prétends-tu donc venir ici m'épouvanter? Je n'ai point de remords : je suis Glocester, et tu ne sortiras pas de ce tombeau pour m'enlever le fruit de ma persévérante audace. La mort! la mort, qu'elle reste avec toi, dans ce cercueil; je t'y renferme avec elle. (Il fait tomber le couvercle.)

SCÈNE VIII.

GLOCESTER, ÉDOUARD, LE DUC D'YORCK, L'OFFICIER.

GLOCESTER, troublé.

Qui vient?

LE DUC D'YORCK, à l'officier.

N'entrons pas ici.

L'OFFICIER.

Vous n'avez pas encore visité ces lieux.

LE DUC D'YORCK.

Ma mère s'alarmerait d'une plus longue absence.

ÉDOUARD, reconnaissant Glocester, et courant à lui.

Mon oncle!

LE DUC D'YORCK, avec effroi.

Lui!

ÉDOUARD.

Quelle pâleur ! quelle tristesse ! Qu'avez-vous ?

GLOCESTER.

Hélas !

ÉDOUARD.

Mon oncle, que faites-vous devant un cercueil ?

GLOCESTER.

Ne savez-vous donc pas ce qu'il renferme ?

ÉDOUARD.

Ah ! mon frère... tombons à genoux.

LE DUC D'YORCK.

Quoi !

ÉDOUARD.

Prions ; prions, mon cher frère !

LE DUC D'YORCK.

Pour qui ?

ÉDOUARD.

Ton cœur ne te le dit-il pas ?

LE DUC D'YORCK.

Notre père !...

GLOCESTER.

Priez pour le repos de son âme... car il est là !

ÉDOUARD.

Il est maintenant au ciel. Prions-le pour qu'il daigne jeter un regard de bonté sur ses enfans.

GLOCESTER.

Cette prière doit s'adresser à Dieu.

ÉDOUARD.

Notre père intercédera pour nous.

GLOCESTER.

Implorez pour lui l'indulgence du ciel.

ÉDOUARD.

Mais Dieu n'est sévère que pour les méchans !... Allons, mon oncle, priez avec nous.

GLOCESTER.

Vous voulez...

ÉDOUARD.

Faites cela pour vos neveux, priez pour que la bénédiction de notre père soit toujours sur nous, et que par son intercession le ciel nous donne force, courage, et toutes les vertus nécessaires aux grands rois.

GLOCESTER, embarrassé.

Mes chers neveux... mes prières... Croyez que je ne vous oublie jamais... et si mes vœux sont exaucés !..

ÉDOUARD.

Je ne sais pourquoi, devant ce cercueil j'éprouve un sentiment extraordinaire... Malgré cet appareil de mort, malgré la tristesse qui s'est emparée de mon âme, un pouvoir surnaturel m'anime, m'élève et grandit mon courage. Ah ! mon oncle, joignez-vous à moi... mon père nous entendra ; oui,... je suis certain que nos vœux... Tenez (lui montrant le cercueil), voilà l'autel qui va recevoir nos prières, nos sermens ! Oh ! priez donc pour moi.

GLOCESTER.

Eh bien ! je prierai... Édouard ! si ma voix...

ÉDOUARD.

Mon oncle, achevez.

GLOCESTER, dont le trouble augmente.

Ne voyez-vous pas !... regardez donc ! ce linceul se soulève.

ÉDOUARD.

Oh ! mon oncle !

GLOCESTER.

Un fantôme horrible, dégoûtant !... Il menace ; ne peut-on lui imposer silence ! Refermez donc sur lui ce cercueil. Que veux-tu ? ombre terrible ; viens-tu m'épouvanter ; viens-tu redemander tes enfans ?... Les voilà... oui, tous les deux. (Cherchant son poignard.) Si je pouvais... Tu les auras... oui,... je te les promets... Oui, ta race entière...

ÉDOUARD.

Ah ! par pitié !...

GLOCESTER, revenant à lui.

Vous !... vous !... hé bien !... Mais que disais-je ?... mes esprits un moment agités... Oh ! mes chers neveux... vous voyez mon affliction... Que cette mort est accablante pour vous ! Si vous sentiez de si cruelles douleurs !... Mais votre âge, votre inexpérience... Je suis brisé... j'ai peine à me soutenir.

ÉDOUARD.

Ah ! mon oncle, appuyez-vous sur moi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, bas à Glocester.

Prince, la reine s'avance de ce côté.

GLOCESTER, troublé.

(Bas.) Que tout soit prêt. (L'officier sort.) (Aux princes.) Tant d'émotions peuvent aussi vous nuire... Croyez-moi... ne restons pas en de tels lieux... J'ai peine moi-même à y respirer.

ÉDOUARD.

Nous soutiendrons vos pas. Permettez, qu'un moment encore....

GLOCESTER.

Il faut que l'air du dehors... Sortons.

LE DUC D'YORCK.

Si j'allais chercher ma mère?

GLOCESTER.

Gardez-vous en bien, vous ajouteriez à ses peines...

ÉDOUARD.

Peut-être suffira-t-il de quelques instans...

GLOCESTER.

Oh! oui, je suis certain que hors de ces murs...

ÉDOUARD.

Prenez mon bras... Nous aurons assez de force tous deux pour vous servir d'appui.

GLOCESTER, à part, avec une joie féroce.

Enfin, ils sont à moi. (Haut.) Venez, venez donc.

ÉDOUARD.

Quel bruit?

GLOCESTER, voulant les entraîner.

Ce n'est rien.

ÉDOUARD.

Mais voici des soldats!

LE DUC D'YORCK.

Voici ma mère!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISABETH, SOLDATS qui entrent de tous côtés.

ÉLISABETH.

Mes enfans!

GLOCESTER.

Damnation!

ÉDOUARD ET LE DUC D'YORCK.

Ma mère!

(Élisabeth presse ses enfans dans ses bras.)

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

SEPTIÈME TABLEAU.

Une salle de la Tour.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORCK.

(Ils sont assis sur un lit ; Édouard a la tête appuyée sur l'épaule de son frère. Le duc d'Yorck, qui tient un livre, a cessé sa lecture, et regarde avec crainte du côté de la porte.)

LE DUC D'YORCK.

On a parlé.

ÉDOUARD.

Non.

LE DUC D'YORCK.

A cette porte.

ÉDOUARD.

Je n'ai rien entendu.

LE DUC D'YORCK.

Écoute.

ÉDOUARD.

Le temps était sombre... C'est peut-être l'orage qui gronde.

LE DUC D'YORCK.

On a parlé ; entends-tu ?

ÉDOUARD, qui écoute avec attention.

Oui, oui... je distingue des pas dont le bruit, en

s'éloignant, retentit dans la galerie prochaine... Mon frère... il ne faut pas avoir peur.

LE DUC D'YORCK, tremblant.

Moi, je n'ai pas peur. (Mettant la main sur son front.) J'ai bien mal là.

ÉDOUARD.

C'est d'avoir tant pleuré.

LE DUC D'YORCK.

Mais toi-même tu parais triste... Oh! comme tu es pâle!

ÉDOUARD.

Je suis fatigué et j'ai froid.

LE DUC D'YORCK.

Pourquoi rester ici?

ÉDOUARD.

Les princes qui vont être couronnés doivent subir cette épreuve.

LE DUC D'YORCK.

Par quelle raison?

ÉDOUARD.

Pour qu'éloignés un moment de la prospérité, ils pensent, dit-on, à l'infortune.

LE DUC D'YORCK.

La voix de ces hommes armés qui se répétait sous les voûtes de ces longues galeries; ces sombres escaliers, ces torches qui semblaient s'éteindre... Je ne respirais pas.

ÉDOUARD.

Je n'étais guère plus rassuré... Mais calme cet effroi : nous ne sommes pas ici pour long-temps.

LE DUC D'YORCK.

N'importe, je ne veux pas attendre... Je veux revoir ma mère... Et pour toi-même...

ÉDOUARD.

Que dirait-on de nous? La nuit sera bientôt passée; demain c'est le jour du couronnement; nous nous réveillerons pour marcher à la cérémonie.

LE DUC D'YORCK.

Qui nous éveillera?

ÉDOUARD.

Le lieutenant de la Tour.

LE DUC D'YORCK.

Qui donc?

ÉDOUARD.

Celui qui s'appelle Tyrrel.

LE DUC D'YORCK.

Celui qui nous a conduits ici? Je ne veux pas le revoir.

ÉDOUARD.

Cependant c'est Tyrrel qui est chargé de nous rendre la liberté. Tu as bien entendu qu'on lui a recommandé de veiller sur nous. Calme-toi! et pour te distraire re-

prends le livre que tu parcourais tout-à-l'heure... C'est la Bible... Vois cette image... elle est belle! C'est Dieu qui punit ce méchant homme.

LE DUC D'YORCK.

Qui, ce méchant homme?

ÉDOUARD.

Celui-là... Lis et tu verras.

LE DUC D'YORCK, lisant.

« Et le bruit en étant venu jusqu'à Joab, il s'enfuit « au tabernacle de l'Éternel; et on le rapporta au roi, « en disant : Joab s'est enfui au tabernacle de l'Éter- « nel, et voilà; il est auprès de l'autel. Le roi envoya « Bénéja, et lui dit : Va, jette-toi sur lui. (Édouard s'endort.) « L'Éternel fera retomber son sang sur sa tête, car il « s'est jeté sur deux hommes plus justes et meilleurs « que lui, et les a tués. »

(Après avoir regardé plusieurs fois autour de lui.) Mon frère dort, et moi, je suisbien agité; à chaque instant je crois qu'on entre ici. Édouard! Édouard!... Il dort profondément... il est heureux... N'entends-je pas du bruit! Non, c'est le vent qui siffle à travers la porte... Ma mère! ma mère!... pourquoi nous as-tu laissé partir? Oh! que cette nuit sera longue! Je ne me trompe pas cette fois; j'aperçois la clarté d'un flambeau. On ouvre doucement la porte;... mon cœur se serre,... et tout mon sang se retire.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS TYRREL, UN GEOLIER.

TYRREL.

Je n'entends plus rien... Dormiraient-ils ! tant mieux, cela serait plus tôt fait. (Au geôlier.) Tu m'as bien compris.

LE DUC D'YORCK, en tremblant.

Qui est là ?

TYRREL.

Silence ! c'est moi.

LE DUC D'YORCK.

Vous; pourquoi?

TYRREL.

Votre frère, dort-il?

LE DUC D'YORCK, se levant.

Oui ; que voulez-vous?

TYRREL, au geôlier.

Prends celui-ci... A moi l'autre.

LE DUC D'YORCK.

Grand Dieu !

TYRREL.

Silence, donc.

LE DUC D'YORCK.

Mon frère !... N'approchez pas de lui... Mon frère, éveille-toi?

TYRREL, au geôlier.

Allons.

LE DUC D'YORCK.

Édouard!

ÉDOUARD, se réveillant.

Qui m'appelle? Ah! déjà?.... J'ai dormi..... Tyrrel, venez-vous nous chercher?

LE DUC.

Ah! mon frère!

ÉDOUARD.

Pourquoi cet effroi?

LE DUC.

Si tu savais...

ÉDOUARD.

Nous allons quitter la tour.

(Tyrrel s'avance.)

LE DUC.

N'avancez pas... ou j'appelle!

ÉDOUARD.

Tyrrel, n'effrayez pas mon frère!

LE DUC.

Ils vont nous tuer!

ÉDOUARD.

Nous tuer!

LE DUC.

Regarde-les.

ÉDOUARD.

Nous tuer !... et pourquoi? Nous ne leur avons jamais fait de mal.

LE GEÔLIER, à part.

Je ne sais ce qui se passe en moi.

ÉDOUARD.

Qu'avez-vous contre nous ?

TYRREL, au geôlier.

Ne tardons plus.

ÉDOUARD, à Tyrrel.

Ah ! ne lancez pas sur moi ces regards terribles, car je croirais ce que m'a dit mon frère.

LE GEÔLIER.

Devons-nous...

TYRREL.

Hésiterais-tu ?

LE GEÔLIER.

Moi !

ÉDOUARD.

Je suis Édouard !

LE DUC.

Il est roi !

TYRREL, s'avançant.

Que m'importe !

LE DUC, avec effroi.

Ah ! laissez-nous vivre !

ÉDOUARD.

Vous! nous tuer? Assassiner deux enfans!.... Non, non, cela n'est pas possible... Nous sommes sans défense; non, vous n'êtes point assassins!

LE GEÔLIER, ému.

Assassin!

TYRREL, au geôlier.

Quoi?

LE GEÔLIER, avec embarras.

Je.....

TYRREL.

Que veux-tu dire? Est-ce que la pitié?...

LE GEÔLIER.

Si jeune!...

TYRREL.

Songe à la récompense.

LE GEÔLIER.

Deux enfans!

LE DUC.

Ah! pitié! pitié pour nous!

TYRREL, au geôlier.

Tu as promis.

LE DUC.

Je tombe à vos genoux.

ÉDOUARD, remarquant le trouble du geôlier, à son frère.

Il s'attendrit... (Au geôlier.) Tuez-moi et laissez-le vivre!

TYRREL.

Je vais donc te donner l'exemple. (Il s'avance vers le duc.)

LE DUC.

Arrêtez... Non, grâce... Ah ! ma mère !

TYRREL, le saisissant.

Tes cris sont inutiles.

ÉDOUARD, au geôlier.

Sauvez, sauvez mon frère, et demain, oui je vous promets...

LE DUC, en se débattant, est repoussé jusque dans la galerie voisine.

Que diras-tu, ma mère ? Ah ! grâce... (On entend ses cris étouffés.)

ÉDOUARD, voulant suivre son frère.

O mon Dieu ! mon Dieu !... mes genoux fléchissent ! et je ne puis... mon frère ! (Il tombe.)

LE GEÔLIER, à part.

Je ne pourrai jamais.

ÉDOUARD.

Oh ! tout, tout pour sauver mon frère... de l'or, des bijoux... Ah ! (Arrachant la chaîne suspendue à son col. tenez, voilà, voilà; tout ce que j'aurai vous appartiendra.

LE GEÔLIER, à part.

Jamais !

ÉDOUARD.

Que mon frère !...

TYRREL, rentrant.

Ton frère? tu ne le verras plus.

ÉDOUARD.

Qui?... lui!... mort?

TYRREL, au geôlier.

Lâche! c'est donc ainsi que tu tiens ta promesse!

LE GEÔLIER.

Ces enfans m'ont troublé... Leurs voix, leurs prières!... Non, jamais, je ne verserai leur sang. Je refuse ton salaire; adieu.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, hors LE GEOLIER.

TYRREL, au geôlier qui sort.

Un autre salaire t'attend.

ÉDOUARD.

Mon frère!

TYRREL.

Tais-toi.

ÉDOUARD.

Oh! dites-moi que mon frère...

TYRREL, il va pour saisir Édouard.

Tais-toi, te dis-je.

ÉDOUARD, se débattant.

Un mot.

TYRREL.

Non.

ÉDOUARD.

Une prière !....

TYRREL.

Non.

ÉDOUARD.

A Dieu !

TYRREL.

Dans l'autre monde.

(On entend un grand tumulte.)

ÉDOUARD.

Quel est ce bruit ?

TYRREL, s'arrêtant et écoutant.

A cette heure ?

ÉDOUARD.

On s'avance !

TYRREL, avec inquiétude.

Qui peut venir?

ÉDOUARD.

Mon oncle Glocester !

TYRREL.

Qu'il vienne !

ÉDOUARD.

Il vous punirait !

TYRREL.

De te voir vivant.

ÉDOUARD.

Il me rend la vie!

TYRREL, le saisissant.

Il te donne la mort.

(Il jette Édouard sur le lit et l'étouffe.)

ÉDOUARD, expirant.

Ah! Ah!... Non; je..... Ah! (Il expire.)

(Tyrrel, après avoir étouffé Édouard, entendant du bruit, ferme les rideaux du lit.)

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

TYRREL, ÉLISABETH, ensuite GLOCESTER.

ÉLISABETH, dans le plus grand désordre.

Mes fils! où sont mes fils? Rendez-moi mes enfans. (A Tyrrel.) Qu'en avez-vous fait? Répondez? Ah! répondez..... On m'a dit qu'un projet horrible, épouvantable!... Je veux les voir... je veux... (A Glocester qui entre.) Glocester, par grâce, ayez pitié de moi!... Glocester, rendez-moi mes enfans... Rien ne peut désormais m'en séparer. Ce n'est plus l'épouse d'Édouard IV qui vous parle... c'est une malheureuse mère (Elle se jette à ses pieds.) qui tombe à vos pieds, et qui ne les quittera que lorsque vous lui aurez rendu ses enfans.

GLOCESTER, agité.

Madame !... (A Tyrrel.) Sir Tyrrel, où sont les princes?

TYRREL, faisant signe à Glocester.

Monseigneur !...

ÉLISABETH.

Parlez?

GLOCESTER, à Tyrrel.

Que veut dire ce silence? où sont-ils?

TYRREL, montrant la galerie et ensuite le lit.

Là... et ici.

GLOCESTER, allant à la galerie, après avoir regardé.

Assassiné!

ÉLISABETH, ouvrant les rideaux.

Édouard!....

GLOCESTER.

Tous les deux!

ÉLISABETH, avec l'accent le plus déchirant.

Mon Édouard!

GLOCESTER.

Quel forfait exécrable..... deux enfans..... mes deux neveux!... Lâche! tu ne jouiras pas de cet assassinat! (Il tire son épée et en frappe Tyrrel.)

TYRREL, voulant se débattre.

Mais... j'ai...

GLOCESTER, lui passant l'épée à travers le corps.

Voilà le prix de ton crime abominable!

TYRREL, jetant un cri et tombant.

Ah !... Richard !... (A la reine, en tombant, et désignant Richard.) Lui !... lui seul !...

GLOCESTER, le perçant d'autres coups.

Traître !

ÉLISABETH, tombant mourante sur le corps d'Édouard.

Tous les deux !... Oh mon Dieu ! mon Dieu !

GLOCESTER, ne pouvant contenir sa joie.

Je suis Richard III !

FIN DU SEPTIÈME ET DERNIER TABLEAU.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
PLACE SORBONNE, 2.

SOUS PRESSE :

COURS D'ELOQUENCE PARLÉE,

DE DÉBIT ET D'ACTION ORATOIRE,

APPLIQUÉS

A LA CHAIRE, AU BARREAU, A LA TRIBUNE
ET AUX LECTURES PUBLIQUES,

PAR

A. de Roosmalen,

Professeur; secrétaire perpétuel de la Société d'émulation pour les Sciences, les Lettres et les Arts de Paris; membre de la Société d'émulation de Rouen, etc., etc.



Le Cours d'Éloquence parlée remplit une lacune dans l'enseignement. Cet ouvrage, unique en son genre, donne les règles précises d'un art aujourd'hui indispensable aux prédicateurs, aux députés, aux avocats; enfin à tous ceux qui sont appelés à prendre la parole devant leurs concitoyens. L'auteur a réuni dans un seul volume les élémens les plus favorables à l'éloquence parlée. Une prosodie clairement définie, la peinture de tous les sentimens rendue facile par l'étude de la voix; une théorie nouvelle et précise sur le geste, la tenue, la physionomie; un choix sévère dans les exemples nombreux, soit en prose, soit en vers, puisés à des sources toujours pures, toujours morales, font de ce livre un des plus curieux, un des plus utiles enseignemens de notre époque.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY, PLACE SORBONNE, 2.